

Directeurs-Gérants :

F. DE RODAYS A. PÉRIER
Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE 102.46 Rédaction
102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION

ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

| | Trois Mois | Six Mois | Un An |
|-----------------------|------------|----------|-------|
| Seine, Seine-et-Oise. | 15 | 30 | 60 |
| Départements. | 18 | 35 | 75 |
| Union Postale. | 21 | 40 | 88 |

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

La Ligue de la Patrie française

4 Monsieur Albert Sorel, de l'Académie française.

Mon cher ami,

J'éprouve le besoin de vous exprimer en toute sincérité mes sentiments au sujet du manifeste de la Ligue de la Patrie française, au bas duquel votre nom figure avec celui de plusieurs membres de l'Académie française et de l'Institut. Quelques-uns d'entre eux sont, comme vous, de mes plus anciens et plus chers amis ; d'autres sont des confrères avec lesquels j'ai toujours eu les relations les plus courtoises. Je tiens à dire pourquoi, dans le cas actuel, je ne puis me ranger avec eux.

La Ligue a la prétention de travailler à mettre fin à « la plus funeste des agitations » ; elle veut donc faire œuvre de paix et de concorde. C'est un noble but qu'elle poursuit. Elle ne me paraît pas avoir cherché les vrais moyens de l'atteindre. Pour réconcilier, à l'heure actuelle, tous les Français dans un même sentiment, les hommes qui s'efforcent de représenter la conscience de la patrie n'ont qu'un langage à tenir. La Cour suprême, organe essentiel de cette conscience dans ses rapports avec la justice, est saisie de l'affaire qui nous divise ; elle a, et elle seule, tous les moyens de faire la lumière. Proclamons d'avance le respect sans réserves avec lequel nous sommes résolus à nous incliner devant sa décision, et, en attendant, renfermons-nous dans un silence qui, mieux que toutes les paroles, attestera notre confiance absolue.

Or, de la Cour suprême et de son œuvre, il n'est pas dit un mot dans le manifeste. On y affirme que « le glorieux dépôt » des « intérêts vitaux de la France » est « aux mains de l'Armée nationale », ce que je suis loin de contester ; mais on ne dit pas qu'un dépôt non moins sacré est aux mains des corps judiciaires et notamment de celui qui le domine et le résume tous. La justice est, dans un pays, un intérêt tout aussi vital que la défense nationale : en oubliant le premier, on a l'air de le sacrifier au second, et on empêche ainsi l'adhésion de ceux qui tiennent également à l'un et à l'autre.

Pour ceux-là, d'ailleurs, il n'y a pas désaccord entre les deux : le conflit qui semble se produire aujourd'hui est facile et passager. L'armée et la magistrature sont deux forces qui, loin de se combattre, doivent travailler dans un harmonieux concours à la grandeur et à la sécurité de la patrie et de ses citoyens. Certes nous aimons notre armée, nous croyons en elle, nous espérons en elle, et c'est pour cela que nous désirons voir se dissiper, le plus tôt possible, les malentendus créés autour d'elle par le zèle impetueux de maladroits amis plus dangereux que des ennemis. Ce service — et il n'en est pas de plus grand et de plus patriotique — le Tribunal suprême le lui rendra. L'armée devra en être aussi reconnaissante que le pays, et, de ce fait, j'en suis sûr, le sentiment de beaucoup de ceux qui la composent et qui en comprennent la haute mission avec le plus d'élévation et de dévouement.

L'omission de tout hommage à la magistrature, au moment où on l'accable des injures à la fois les plus odieuses et les plus ridicules, n'est pas la seule qui frappe dans le manifeste. Il n'y est point parlé de la justice elle-même, ni de la recherche impartiale de la vérité. C'est cependant là le vrai terrain sur lequel j'aurais attendu que des hommes comme vous auraient convié tous les Français à s'entendre.

L'amour de la justice est le signe à la fois le plus noble et le plus essentiel de la civilisation. Nous avons toujours, mon cher ami, été d'accord sur ce point.

Nous étions aussi d'accord sur l'autre, qu'on s'étendait à ne pas voir, et comme j'ai depuis bien longtemps l'habitude d'être d'accord avec vous sur les choses vraiment graves de la pensée et de l'action, ce dissentiment me trouble et me peine. J'ai voulu, très simplement, vous dire ce qui, de mon côté, le motive, et je ne puis, en terminant, que vous servir cordialement la main et vous renouveler l'assurance de ma bien vieille et bien fidèle affection.

Gaston Paris.

AU JOUR LE JOUR

LA DÉFENSE DE PONS

Nous avons donné hier la lettre du ligueur russe Pytlasinski, et nous l'avons accompagnée de commentaires qui l'inspiraient et que faisait d'ailleurs le public témoin de ces luttes.

Il paraît cependant que la situation vraie de la partie n'a pas été connue de ce public, parce qu'il ignorait le règlement. Qui n'entend une cloche n'entend qu'un son, et très volontiers nous donnons les raisons qui font de Pons le véritable vainqueur, « le champion du monde ».

Pour ces explications il nous faut remonter à l'organisation très sérieuse de ces luttes qui ont justement passionné Paris, car il n'y a eu rien de truqué, pour nous servir de l'expression technique. Et c'est rare !

C'est M. de Lucenski, directeur du *Journal des Sports*, qui, après avoir organisé à Paris une série de championnats qui ont eu un succès

retentissant, a voulu, pour encourager les sports athlétiques, nous donner un concours international des plus célèbres lutteurs.

Ce n'était pas une petite affaire, car il fallait faire venir un champion de chaque pays, le plus renommé de son pays, payer son voyage, son séjour à Paris, et trouver une salle assez vaste pour contenir un public nombreux.

Pour obtenir les plus célèbres lutteurs, M. de Lucenski ne s'est pas adressé aux imprésarios, mais aux sociétés athlétiques d'Autriche, de Russie, etc., et leur a demandé le lutteur qui pourrait figurer comme champion de leur pays. La Russie a envoyé Pytlasinski, l'Autriche a envoyé Wetass, la Suisse, Bossy ; l'Allemagne, Schackmann, etc.

Les concours étaient donc des plus sérieux. Nous le savions.

Mais la lutte n'était pas finie avec la dernière épreuve ; elle a continué dans la presse, et de voix de qu'il y mette fin.

L'arbitre, François le Bodelais, et tout le jury se sont prononcés en faveur de Pons, et cela par une bonne raison, c'est que le règlement déclare, article 7 — on retrouve partout un article 7 qui est le noyau de la question, — que tout lutteur qui déserte la lutte est considéré comme vaincu.

Voici, d'ailleurs, les raisons techniques que nous donne M. de Lucenski, à qui nous avons demandé le dernier mot de cette affaire :

« 1^o Le règlement ne comportait pas parmi les coups interdits « la cravate » ; — était-ce à tort ou à raison ? nous n'avons pas à l'apprecier à l'heure actuelle ; le fait est que le coup n'était pas interdit.

« 2^o Le coup sur lequel Pytlasinski s'est retiré avait été tenté par lui-même, sans succès, je le reconnais, mais enfin tenté par le Russe lui-même sur Pons au cours de cette lutte finale.

« 3^o Pytlasinski n'a déposé aucune réclamation, il a refusé de reprendre le combat, même après le repos que le jury et son adversaire lui offraient spontanément ; il a même refusé de recommencer le lendemain.

« 4^o Les témoignages des médecins constataient qu'il n'était pas blessé.

« 5^o Il est venu lui-même devant le public, sur la scène, désigner Pons comme son vainqueur.

« 6^o En abandonnant définitivement la lutte, il tombait sous le coup de l'article 7 du règlement, qui est formel et qui dit : « Tout lutteur qui abandonne la lutte est considéré comme vaincu ».

Et M. de Lucenski a ajouté : — Quant à Pons, il est tout à la disposition de Pytlasinski, dans les conditions qu'il voudra, soit pour l'honneur, soit pour un enjeu quelconque.

Hé, hé ! voilà qui nous promet peut-être une séance émouvante, un de ces jours.

Nous le souhaitons.

Il résulte de ces claires explications que c'est le coup de la cravate, et non le collier de force, que Pons a appliqué à Pytlasinski. Le coup de la cravate consiste à placer un bras sur le thorax ou le cou, de façon à le faire basculer par un rapide et énergique mouvement. Ce coup est usité parmi les lutteurs du Midi ; il est prosaïque. Pytlasinski l'avait essayé, Pons l'a tenté à son tour, et sa main, ayant glissé sur la poitrine de son adversaire, est venue frapper du pouce sur le larynx de l'athlète russe. Le coup a été rude et Pytlasinski, ne pouvant plus parler, respirant à peine, s'est dégage et est entré dans la coulisse, déclarant qu'il renonçait à cette lutte.

Tous les encouragements ont été inutiles, et Pytlasinski, mis en demeure de reconnaître son adversaire vainqueur, pour se conformer au fameux article 7, s'est gracieusement excusé : il est rentré en scène, a serré la main de Pons, et, ne pouvant pas parler, il a pris la pancarte qui portait le nom de Pons, l'a placée devant lui, et l'a désigné lui-même comme vainqueur.

Voilà qui est concluant, tout en laissant de côté la question de savoir si l'on doit permettre « le coup de la cravate », qui ressemble trop à celui du père François.

Quelle conclusion tirer de cette discussion essentiellement parisienne ? C'est qu'il serait utile d'encourager d'une façon permanente ce sport athlétique, et d'en tracer les règles d'une façon définitive. On y songe.

L'éducation anglo-saxonne est à la mode. Eh bien ! faisons-nous des muscles ! Rien n'est meilleur que la lutte pour « l'amélioration physique de la race humaine », ce qui est un joli titre à prendre pour une société d'encouragement.

À qui le caleçon ?

Un boulevardier.

Échos

La Température

Les pluies sont générales en France ; la baisse du baromètre s'étend sur toute l'Europe ; en Angleterre, elle est de 727 mm ; à Paris, 727 mm, et sur nos côtes de l'Ouest sévit une violente tempête dont l'effet n'a pas épargné Paris, car hier dans la matinée le vent soufflait avec une telle furie que bien des ardoises ont été arrachées des toitures des maisons. La température monte généralement : le thermomètre, à 80 au-dessus de la matin, restait sans variation jusqu'à la fin de la journée. Ce mauvais temps semble devoir continuer, car des nuages et des pluies sont encore signalées de toutes parts. Dans la soirée, le thermomètre était à 7° et le baromètre restait à 738 mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 9° ; à midi, 15°. Temps couvert.

A PROPOS DE VŒUX

On a pu lire dans le numéro d'hier une série de vœux pour l'année nouvelle, sollicités auprès de personnages influents par le correspondant parisien d'un journal anglais. On a constaté, par exemple, que presque tout le monde parmi nous souhaitait la paix, et non seulement la paix entre la France et l'étranger, mais aussi la paix entre les Français eux-mêmes.

De tous ces vœux, le plus précis a été celui du président Périé, désirant que tout le monde s'incline devant le verdict futur prochain de la Cour de cassation.

Il ne faudrait pas trop se bercer de l'espoir de cette inclination universelle, puisqu'on trouve déjà des gens qui préparent leur résistance en affirmant que la Cour de cassation est vendue. Il est donc probable qu'on continuera à se quereller ferme après l'arrêt.

Mais, dès à présent, il est permis de reconnaître, à des signes certains, ceux d'entre nous qui sont de bonne foi. Ceux d'entre nous qui sont de bonne foi sont ceux qui peuvent promettre sans mentir d'adhérer à l'arrêt quel qu'il soit, et même s'il détruisait leurs idées sur la culpabilité ou sur l'innocence du condamné. Les autres, c'est-à-dire ceux qui n'adhèrent à l'arrêt que si l'arrêt reflète leurs sentiments, sont dès à présent hors de cause, disqualifiés pour ainsi dire, et il devient enfantin de discuter avec eux.

Mais de tous les vœux recueillis par le journal anglais, le plus magnifiquement exprimé est sans contredit celui de l'illustre chimiste M. Berthelot. « Puisse, dit-il, l'esprit d'infatuation, de fanatisme et d'impérialisme qui affole les peuples et les individus faire place à des sentiments plus élevés et plus conformes à la civilisation moderne ! »

De telles paroles peuvent sans danger être reproduites deux jours de suite dans un journal.

On nomme impérialisme une tendance qui porte certains peuples modernes à vouloir être les plus forts, à chercher la primauté, l'empire. D'autres ont souffert avant nous de cette maladie. Nous en avons souffert cruellement à notre tour, et d'autres en souffrent encore. Pour les peuples comme pour les individus, elle fait consister le bonheur dans la domination. Elle est, en réalité, un symptôme de dégénérescence, catalogué dans les maladies cérébrales, et qui s'appelle la mégalo-manie. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Des renseignements qui nous sont envoyés de Londres et qui paraissent puisés aux meilleures sources nous permettent de penser que le rappel de S. Exc. sir Edmund Monson, ambassadeur de la Reine à Paris, pourrait être prochain, s'il n'est déjà décidé en principe.

Quant au gouvernement français, il n'a rien à faire pour seconder ou prévenir cette mesure. Sir Edm. Monson, malgré un incident fâcheux, possède toute la confiance du ministère Dupuy, et il a donné en maintes occasions des preuves de son attachement à la politique de paix et de bonne harmonie entre les deux pays.

La médaille présidentielle de M. Félix Faure, commémorative du Congrès qui élit le sixième président de la République, n'a pu encore être frappée.

C'est au graveur Chaplain, de l'Institut, qu'on en avait confié l'exécution, mais comme cet artiste était chargé en même temps de la gravure de la nouvelle monnaie d'or qu'il vient à peine de terminer, il ne put s'occuper que par intervalles de la médaille présidentielle, pour laquelle on a voulu d'ailleurs lui laisser tout le temps nécessaire.

M. Chaplain livrera prochainement cette médaille qui, portant au revers quelques attributs allégoriques de l'élection présidentielle, constitue un admirable portrait en profil de M. Félix Faure.

C'est la première médaille qui aura été frappée à l'effigie du Président de la République, dont on n'avait jusqu'à présent de portraits importants qu'en peinture, postérieurs au très beau buste de marbre par Saint-Marceaux.

INSTANTANÉ

M. DE MARCÈRE

Peut se vanter de faire beaucoup de bruit en ce moment. N'est cependant pas de ceux qui courent la queue de leur chien pour faire retourner les passants.

M. de Marcère, au contraire, est un modeste, presque un timide, et il faut que sa conviction soit bien profonde pour qu'il se mette ainsi en avant et prenne la tête d'un mouvement en faveur de la révision de la Constitution. C'est, du reste, parce qu'il est de ceux qui aiment à s'effacer que son initiative a produit autant d'effet.

Le nouvel apôtre de la révision a soixante-dix ans. Ancien magistrat. Entré dans la vie politique comme député du Nord à l'Assemblée nationale. Fut l'un des fondateurs du centre gauche. Soutint énergiquement M. Thiers et combattit vigoureusement le 24 Mai. Réélu aux élections de 1876, fut nommé sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur, et, à la mort de son ministre, qui était M. Ricard, député des Deux-Sèvres, lui succéda à la place Beauvau. Fut ministre de l'intérieur dans trois cabinets consécutifs, de 1876 à 1879. Ces choses-là ne sont plus de nos jours.

C'est, à l'heure qu'il est, le dernier des sénateurs inamovibles qui ont été nommés par le Sénat. Son élection eut lieu le 24 février 1884, en remplacement de M. Gauthier de Rumilly, décédé. On vota ensuite la révision qui attribuait, par tirage au sort, aux départements les sièges des inamovibles décédés. Par une singulière coïncidence, voici le nom de M. de Marcère qui se trouve associé encore à une autre révision.

On dit qu'on a toujours un peu le physique de son moral. M. de Marcère en est la preuve. Allure mélancolique, presque triste. Un ensemble sévère qu'éclaire, cependant, un sourire très doux. Appartient au passé bien plus qu'au présent, et dans les couloirs du Sénat où chaque jour arrivent tant de figures nouvelles, il semble le survivant d'une race éteinte, et il a l'air de porter le deuil du centre gauche.

Nos édiles manqueraient-ils de mémoire ? Ils ont voté dans l'année qui vient de finir de nouvelles dénominations de rues pour rendre hommage à de grandes ou héroïques mémoires ; mais ils ont oublié seulement d'allumer leur lanterne, c'est-à-dire d'indiquer les rues

qui changeraient de nom ou recevraient le baptême, à l'exception toutefois de la rue Puvis-de-Chavannes que l'on désigne vaguement au fond de l'avenue de Villiers.

On trouve-t-on, par exemple, la rue Alphonse-Daudet, votée au lendemain de la mort du grand écrivain ; la rue du Commandant-Delencle, l'héroïque commandant de la *Bourgoigne*, qui sombra si tragiquement l'an dernier ?

Quant à Alphonse qui méritait bien, on en conviendra, son boulevard ou sa rue, il n'en est pas question le moins du monde sur le plan de Paris qu'il contribuait tant à embellir.

Les reliques acquises dernièrement au nom de S. Em. le cardinal Richard, à la vente du Domaine, par M. l'abbé Odellin, grand vicaire de Paris, et provenant toutes des décomptes du Bazar de la Charité, ont été recueillies et sont gardées à l'archevêché.

Contrairement à ce qu'on a dit, elles ne seront exposées nulle part avant que soit achevée la construction de la chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon.

M. l'abbé Odellin lui-même nous en donnait hier l'assurance. Ces reliques, quelques chapelets dont deux appartenaient à la Sœur de charité et à la Sœur de Saint-André-de-la-Croix qui périrent dans l'incendie, seront toutes placées sous une vitrine qui sera fixée dans l'une des deux galeries latérales de la chapelle conduisant de la rotonde au chœur de croix.

Avant de prendre les congés du jour de l'an, le Parlement a voté, on le sait, deux douzièmes provisoires. C'est-à-dire qu'il a donné au gouvernement les ressources propres à assurer, en l'absence de budget normal, le fonctionnement des services publics pendant les deux mois de janvier et février 1899.

Le gouvernement, à son tour, vient de répartir par décret entre les divers services publics le montant de ces deux douzièmes, qui s'élève à 726,643,662 fr.

C'est le ministère des finances, en raison du service de la dette publique, qui absorbe la plus grosse part : il exige pour lui seul 284 millions ; vient ensuite la guerre, avec 161 millions ; puis la marine, avec 47 millions.

L'instruction publique prend 39 millions, les travaux publics en reçoivent 64, l'intérieur 16, la justice 5, les cultes 7, les beaux-arts 2 1/2, les affaires étrangères 3 1/2, le commerce 4, les postes et télégraphes 30 les colonies 16, l'agriculture 9.

Pour les deux premiers mois de 1899, le Président de la République recevra 300,000 francs, soit le quart de son traitement.

Le Sénat recevra 800,000 francs, et la Chambre 1,200,000.

Sur les 284 millions affectés au ministère des finances, la dette publique exige pour sa part 210 millions pour les arrérages des rentes 3 0/0 et 3 1/2 0/0 perpétuelles et 3 0/0 amortissable.

Nous avons annoncé avec beaucoup d'autres, d'après les journaux belges, le décès de la veuve du général Caffarel, supérieure de l'hospice du Calvaire, à Bruxelles.

Il y a eu là une confusion singulière.

Mme Caffarel qui vient de mourir, tante de notre confrère, M. Julien de Lagarde, du *Nouveliste de la Sarthe*, était la veuve du commandant Anatole Caffarel, mort en 1871, à la suite des souffrances endurées au siège de Metz et pendant sa captivité en Allemagne.

Mme Caffarel n'avait pas pris le voile, mais c'est sa sœur, Mme Dainez, qui est supérieure du Calvaire, à Bruxelles.

Telle est l'origine de la confusion qui s'est établie et qu'il importait de rectifier.

Hors Paris

Le gouvernement vient de liquider une affaire qui était en suspens depuis treize ans et qui était relative à la situation des chapitres établis dans les diocèses du comté de Nice et de la Savoie.

Voici de quoi il s'agit.

En 1885, le Parlement décida que les traitements alloués aux chanoines seraient graduellement supprimés par voie d'extinction, le Concordat ayant disposé que le gouvernement français n'était pas tenu de doter les chapitres que les évêques avaient le droit d'instituer dans leurs cathédrales respectives.

En conséquence, le crédit original de douze cent mille francs, inscrit en 1885 au budget des cultes pour allocations aux chanoines, a été réduit d'année en année jusqu'à aujourd'hui, au fur et à mesure des extinctions, et ne se trouve plus présentement que de 370,000 francs.

Mais un certain nombre de chanoines du comté de Nice et de la Savoie ont réclamé contre cette suppression, en faisant observer que la loi de 1885 n'avait pu porter atteinte aux droits acquis aux chapitres de leur pays avant la réunion à la France. Ils se sont pourvus devant le Conseil d'Etat, qui leur a donné gain de cause tout récemment.

De sorte que le gouvernement est obligé aujourd'hui de restituer aux chanoines en question le montant de leur allocation avec les intérêts pour la période écoulée. La somme s'élève au total à 75,000 francs.

Mais le gouvernement est en outre obligé de racheter un titre de rente de dix mille francs environ, que le gouvernement sarda avait remis aux établissements ecclésiastiques de Nice et de la Savoie pour assurer le service du culte.

Nouvelles à la Main

Dîner de jour de l'an.

Un invité pauvre à la maîtresse de la maison :

— Cette purée Crécy est délicieuse !

— Puis, avec un soupçon, un peu plus bas :

— Et je m'y connais en purée !

Au cercle.

Un fervent du « bac » se dispose à prendre une banque.

— Voyons un peu, dit-il, comment va débiter pour moi une année qui elle-même abat trois fois neuf !

Le Masque de Fer.

Départ de Samory pour l'exil

Notre envoyé spécial, M. Félix Dubois nous adresse de Kayes, par les voies rapides, une relation des plus intéressantes sur les circonstances qui ont entouré le départ de Samory pour la captivité, et sur la conversation que le rédacteur du *Figaro* a eue avec ce prisonnier de marque avant son embarquement pour Saint-Louis.

Kayes, pour Dakar et Paris.

par dépêche du 30 décembre 1898.

Samory a été embarqué cet après-midi pour Saint-Louis. Ce départ avait été précédé, dans la matinée, par une émouvante cérémonie au cours de laquelle le sort réservé au prisonnier lui a été signifié devant le palais du Gouverneur. Toutes les troupes de Kayes, baïonnette au canon, avaient été disposées en carré. Tous les officiers, les chefs des services publics, leur personnel et les colons avaient été convoqués. Une grande partie de la population noire, qui longtemps avait tremblé au seul nom de Samory, était accourue.

A neuf heures, Samory, suivi de ses nombreux enfants et de ses conseillers, est amené par un piquet, baïonnette au canon. Les tirailleurs qui le composent sont ceux-là mêmes qui ont capturé le dévasteur du Soudan et sa smala, il y a trois mois. Le lieutenant Jacquin, qui les commandait en cette circonstance, et le sergent Bratieres, qui prit Samory de sa propre main, conduisent ce cortège qui pénètre et se range au centre du carré des troupes. Le moment est solennel. Spontanément, un grand silence se produit, tandis que l'on parle Samory, seul, en avant de sa famille, face au peron du haut duquel va tomber son arrêt.

De haute stature, droit, sec, Samory ne paraît pas un vieillard, ainsi que pourraient le laisser croire les longues années de brigandage qui l'ont rendu farouche. L'âge ne se trahit chez lui que par la barbe blanche qui termine ses traits anguleux et durs. Les yeux sont vifs et cruels, la bouche est énorme, garnie, au surplus, de deux rangées de dents intactes, serrées, blanches comme neige : une bouche d'ogre. Un turban sombre surmonte la tête, laissant flotter quelques petits pans, à la façon bédoine. Pour vêtement, il porte la robe soudanaise blanche aux plis amples ; aux pieds, des chaussettes rayées, noires et rouges, et des souliers, le tout provenant des bagages d'officiers anglais auxquels il enleva un fort, l'année dernière, dans l'hinterland du Goldcoast.

A peine en place, son œil court le long de la haie des baïonnettes. Emu, il s'appuie avec force sur un haut bâton de commandement, plaqué de cuivre.

A ce moment le général de Trentinian paraît, en grand uniforme, au haut du peron. Il se détache, noir et rouge, sur les uniformes blancs de son état-major. A sa gauche se tient un ancien capitaine indigène, Mahmoudou Racine, qui va remplir les fonctions d'interprète et traduire à mesure ses paroles. Alors, le gouverneur du Soudan français laisse tomber d'une voix rude les phrases suivantes, clamées au loin par l'interprète :

— Samory ! Tu as été le plus cruel des hommes qui se soient vus au Soudan ; tu n'as cessé, pendant plus de vingt ans, de massacrer les pauvres noirs ; tu as agi comme une bête féroce. Toi et ceux qui sont les instruments de tous tes crimes vous devriez périr de la mort la plus infamante, la plus terrible !

Ce langage — tout à fait propre à frapper l'esprit nègre — a terrifié le groupe de Samory.

Moktar, l'un des fils, s'affaisse. Samory lui-même, à ce moment de l'allocution, donne une petite idée du fond de l'homme. Ses traits, naguère durs et énergiques, ont fondu dans un rictus pitoyable. Le nègre droit et vigoureux de tout à l'heure semble maintenant une vieille négresse. Son haut bâton de commandement devient un tuteur indispensable. Il doit être persuadé qu'il va entendre maintenant l'arrêt de quelque supplice terrifiant, comme il en a tant ordonné jadis.

Le général de Trentinian reprend :

« Mais, les braves Français qui l'ont fait prisonnier l'ayant promis la vie, ainsi qu'à tous les tiens, le gouvernement français, dans sa parfaite loyauté, a décidé que vous seriez sur un terrain d'Afrique si lointaine qu'on y ignore et ton nom et tes forfaits. Ton fils, Saranké Mory, et Morindiam, ton principal conseiller, le suivront. Quant aux autres, on les placera dans nos postes du Sahel et du Nord, afin qu'ils puissent dire à tous ceux qui songeraient à imiter ton exemple que personne n'a jamais pu résister aux officiers et sous-officiers français, ni aux braves soldats noirs qui les suivent.

Tandis que le gouverneur s'éloigne, Samory et Saranké Mory, qui se sont ressaisis un peu des leurs premiers mots de l'arrêt magnanime, veulent parler. Leur piquet les entraîne aussitôt et les ramène au campement où est internée toute la smala. Je ne tarde pas à les rejoindre. La visite en valait la peine.

Je trouve Samory affaibli dans une chaise de toile. Il frote rageusement ses belles dents d'ogre avec un petit bâton de bois tendre, l'habituelle brosse à

denis des nègres. Il est seul, tout seul. Je l'interroge :

— Que voulez-vous dire au moment du départ du général ?
— Je ne veux pas partir. Je ne veux pas partir !
— Mais c'est l'ordre du grand chef des Français.
— Je ne veux pas partir. J'aime mieux qu'on me coupe le cou !
— Mais, pourquoi voulez-vous rester ?
— Je ne veux pas partir !

Et toutes mes questions, même dédaignées, reçoivent la même réponse. Le *patte* que ne doit cependant pas être difficile à trouver. Sous le turban sombre coiffent sans doute des espoirs de suite et, encore, des projets de vengeance et de sang. L'assé, je me dirige vers la case de Saranké Mory que je trouve avec Saranké, sa mère. De nouveau, j'interroge :

— Que voulez-vous dire au gouverneur ?
Celle fois, c'est de deux bouches que part le « je ne veux pas partir » dont je viens d'avoir les oreilles rebattues.

— Mais toi, Saranké, n'étais-tu pas la femme préférée de Samory ? N'es-tu pas la seule en qui il ait eu confiance pour préparer ses repas, craignant le poison ? N'es-tu pas celle dont il a préféré le fils à tous ses autres enfants ? Samory n'a-t-il pas sacrifié à la jalousie maternelle la tête d'un autre de ses fils, Karakomo ? Samory part, et tu le laisserais s'en aller seul ?

— Je ne veux pas le suivre ! s'exclame encore la femme préférée qui, de là, avait répondu affirmativement à mes interrogations.

— Et toi, Saranké Mory, toi que ton père a tant aimé et toi qu'il a comblé en toutes choses et toujours ; toi qu'il avait désigné pour lui succéder, laisseras-tu partir ton père seul vers ces pays lointains où il ne connaît personne, où, même, personne ne comprendra ses paroles ?

— Mon père a beaucoup d'autres enfants ici, répliqua aussitôt le fils chéri, qu'il en emmène un parmi eux ! Moi, je ne veux pas le suivre. Ce n'est pas moi qui conduisais la guerre contre vous, c'est Samory. Lui seul doit être puni. Moi, je dois rester au Soudan, comme mon frère Moktar.

En effet, ce dernier — qui a été jugé un individu assez insignifiant — ne fait pas partie des exilés au Congo. Saranké Mory, au contraire, a toute l'étoffe d'un digne successeur de Samory. Aussi, la disparition de celui-ci, l'an dernier, massacra, dans l'indigne gât-apens que l'on sait, le capitaine Brault, le lieutenant Brunas et le sergent Mitkiewicz, s'imposait, à défaut d'une autre peine à laquelle on s'attendait.

J'erre maintenant à travers le campement et j'ajuste de-ci, de-là, d'autres fils de Samory — de huit à seize ans, ceux-là, d'autres femmes de Samory. Tous et toutes refusent, avec une cruelle énergie, de partager le sort de l'exilé. Quelle charmante famille ! Enfin, les serviteurs aussi se récusent à l'envi. Est-il besoin d'ajouter, dès lors, que, dans l'après-midi, l'instinct de la séparation ne donna lieu à aucune de ces scènes que l'on qualifie de déchirantes !

Au moment de laisser pour jamais ses enfants et ses femmes, Samory ne songea à étendre aucun des siens ; personne ne vint se jeter dans ses bras. Il pensa seulement à changer de chaussures, et enfila des bottes de voyage. Puis, saisissant son haut bâton de commandement, il se dirigea vers la porte du campement.

Parvenu au seuil, il s'arrêta, se retourna et leva la bras gauche vers sa smala. Sur ce signe d'adieu, des larmes de convenance relinquent. Samory et les deux autres exilés, Saranké Mory et le conseiller Montfand, furent alors dirigés, sans qu'on eût besoin de recourir à la force, d'ailleurs, vers la berge du Sénégal. Cinq petits chalands attendaient là, ainsi qu'une bonne escorte.

A l'heure du coucher du soleil, leurs traces avaient disparu à l'horizon.

Félix Dubois.

Grains de bon sens

Oh ! les lois soi-disant humanitaires, comme il faut s'en méfier ! Comme elles se retournent souvent contre ceux-là mêmes que l'on prétendait protéger.

L'autre jour, notre judicieux et spirituel collaborateur Cornély nous montrait, dans un de ses articles vifs et pleins de sens, à quels résultats aboutirait, aboutissant déjà la loi sur les accidents, qui n'est pourtant pas encore en vigueur. Cette loi prévoit le cas où l'ouvrier, blessé ou tué dans l'exercice de son travail, a droit à une indemnité, qui sera plus forte s'il est marié et plus forte encore s'il est marié et père de famille.

On a voté le paragraphe avec enthousiasme, sans se douter des conséquences. La première de toutes a été qu'entre deux ouvriers dont l'un est célibataire et l'autre père de famille, l'entrepreneur s'est bien gardé de prendre le second qui, en cas d'accident, lui coûterait beaucoup plus cher.

Voulez-vous un nouvel exemple de cette même vérité ?

Le Conseil municipal a décrété pour les ouvriers qu'il emploie un minimum de salaire de cinq francs par jour.

C'est là, évidemment, une mesure très libérale, et nos édiles s'en sont frottés les mains, de satisfaction, après avoir pris, ils se sont applaudis d'avoir rendu un éminent service à la démocratie.

Peut-être le croyez-vous, vous aussi, Attendez.

J'ai un de mes amis, architecte de son état, qui vient me dire :

— Je connais un brave homme, excellent sujet, qui meurt de faim. Il voudrait entrer au service du balayeur de la Ville de Paris. Tu devrais m'aider à lui obtenir cette place. J'ai déjà intéressé à lui quelques personnes influentes.

— Comment ! lui dis-je, il faut mettre en jeu de hautes influences pour obtenir une place de balayeur ?

— Eh oui ! N'est pas balayeur qui veut !

— Est-ce qu'il faut avoir passé son baccalauréat pour poser sa candidature ?

— Ça viendra peut-être. Pour le moment, il est besoin que d'être protégé par deux ou trois députés, quelques sénateurs, et un journaliste. Ce sera toi, le journaliste.

Je me méla donc un peu de cette affaire, ne me doutant guère des difficultés qu'il allait me heurter de prime abord.

Notre protégé avait soixante ans ! Soixante ans ! Je trouvais, moi, qu'il n'en était que plus intéressant, du vouloir encore travailler à cet âge. On a beau avoir soixante ans, il faut qu'on mange... — Cela est fâcheux, nous dit-on. L'Hôtel de Ville, mais la limite d'âge fixée pour entrer dans le service est de quarante ans.

— A soixante ans, répondimes-nous, on n'est déjà pas si déjeté ! Notre homme a de bons bras et il est encore de taille à donner un vigoureux coup de balai. Et puis, si vous ne le croyez pas capable d'abattre autant de besogne que les camarades, payez-le un peu moins cher. Qu'est-ce que vous donnez à vos balayeurs ?

— Cinq francs par jour.

— Eh bien ! donnez-lui quatre francs... trois francs cinquante même.

A cette proposition, il y eut un mouvement d'horreur.

— Le Conseil municipal, nous dit-on, n'entend pas qu'un ouvrier puisse travailler au rabais. L'égalité des salaires est pour lui un principe sacré. C'est dans l'intérêt des ouvriers qu'il a fixé le salaire à cinq francs par jour ; il ferait œuvre antidémocratique, s'il permettait qu'un de ses balayeurs ne gagnât pas les cinq francs réglementaires. Votre protégé sera payé cinq francs, ou il ne travaillera pas !

— Pardon ! Vous le refusez sous prétexte qu'il son âge il ne donnerait pas pour cent sous de travail... — Assurément !

— ... Et quand nous vous proposons de le payer moins de cent sous, vous le refusez encore, sous prétexte que le salaire d'un ouvrier doit être de cinq francs !

En effet, ce serait abuser d'un travailleur que de ne pas le payer au même taux que les autres, et ce taux est, invariablement, de cent sous.

— Si bien que pour protéger ce pauvre homme, pour ne pas abuser de lui, vous lui refusez le moyen de gagner son pain. Il faut que, par respect pour le principe de l'égalité des salaires, il crève de faim ! C'est une drôle de façon que vous avez de protéger l'ouvrier !

Et notre homme n'a pas été nommé.

Mais j'ai compris ce paragraphe du contre-budget qu'avait présenté la droite du Conseil municipal :

« Article 19. Salaires des ouvriers employés au nettoieement.

Cet article s'élève à 6,044,500 francs. Le principe du minimum de salaire à 5 francs, voté par le Conseil municipal, a eu pour conséquence d'éliminer entièrement toute une catégorie d'ouvriers ayant dépassé quarante ans et qui, incapables de fournir longtemps un service pénible, auraient pu, cependant, être employés comme balayeurs.

« Sans léser les droits acquis, nous proposons d'admettre, en 1899, dans les services de nettoieement, un nombre d'ouvriers de quarante-cinq à soixante ans ne pouvant pas exécuter la moitié des vacances, et qui recevront un salaire de 4 francs par jour. L'économie en résultant serait d'environ 100,000 francs pour 1899. »

Vous pensez bien que le Conseil municipal s'est rebiffé.

Et voilà comment notre candidat sexagénaire a été blackboulé, et voilà comment le mieux est, parfois, ennemi du bien.

Francisque Sarcey.

LA JOURNÉE

Mardi 3 janvier

Conseil des ministres, à l'Elysée.

Au Palais : La bande de Neuilly devant la Cour d'assises (trente et un accusés).

La taxe militaire : Dernier jour pour réclamer, à fin de décharge ou de réduction, contre la taxe militaire pour l'année 1898, mise en recouvrement depuis le 2 octobre dernier.

La neuvaie de sainte Geneviève : A Saint-Etienne du Mont, 40 h., grand'messe pontificale par Mgr Mollien ; 3 h., sermon par Mgr Rozier ; 8 h., sermon par le R. P. Bèthune.

A Notre-Dame : tous les jours, jusqu'au 40 courants, exposition des reliques de la sainte. A Saint-Roch : tous les jours, jusqu'au 40, vénération des reliques, le matin et le soir à 8 h. — A Saint-Denis de la Chapelle, idem.

A Nanterre, pèlerinage tous les jours, et vénération de la relique, à 2 h.

Réunions : Ligue du Droit des femmes (8 h. 1/2 du soir, 23, rue Serpente).

Salons

— Un événement très parisien : Le comte de Castellane, député de Castellane, et la comtesse née Goudot, installés depuis quelques jours dans quelques pièces du splendide hôtel qu'ils ont construit à l'avenue du Bois-de-Boulogne — ont eu l'heureuse idée de réunir hier, chez eux, les entrepreneurs et tous les ouvriers de tous les corps de métier, avec leurs familles, pour leur souhaiter le nouvel an. En faisant ainsi, ils ont voulu la comtesse de ce qui sera un vrai monument artistique fut pendue par eux mêmes qui l'ont élevé.

Rien de plus touchant que cette fête, où les maîtres et les travailleurs formaient une seule famille.

A quatre heures arrivaient les invités, un millier environ, dont quatre cents enfants de toutes âges. Rêvant dans le vestibule, tout le monde s'extasia à la vue de ce beau spécimen de style Louis XIV, tout en marbre et bronze doré. Puis l'on monta le grand escalier à double révolution, qui, la décoration terminée, sera une merveilleuse reconstitution de l'escalier des ambassadeurs, du palais de Versailles, où le roi Louis XIV reçut l'ambassade de Siam et que le roi Louis XV fit démolir. M. Samson a exécuté cette œuvre d'après une monographie de Charles Lebou.

En haut de la rampe, à droite, sont le comte et la comtesse de Castellane avec leurs enfants : Boni, âgé de trois ans, et Georges, de onze mois, que tient dans ses bras une belle nourrice. A côté d'eux, l'architecte Samson et M. Henri Duchêne, l'architecte paysagiste.

Le maître et la maîtresse de maison serrent la main à tous, embrassent les enfants et leur font des souhaits pour le nouvel an. Le comte de Castellane répète souvent ces mots : « Soyez les bienvenus, vous et vos familles, dans cette maison qui est l'œuvre de votre travail intelligent et dévoué. »

Le petit Boni fait les honneurs aux enfants, avec une grâce charmante.

C'est la marquise de Talleyrand, le marquis de Castellane et les comtes Jean et Stanislas de Castellane qui conduisent les invités dans la grande galerie, longue de 35 mètres, qui donne sur l'avenue Malakoff, et de là, dans un vaste salon contigu, à droite, où se trouve installé un guignol flanqué de deux gigantesques arbres de Noël, ruisselants de lumière, qui débordent de jouets, de bibelots et surmontés de deux petits drapeaux français et américains.

Les enfants, tous assis, assistent à la représentation du guignol, qui a un succès fou et

soulève des cris et des trépignements de joie. Puis, par fournées, pendant que la musique des tziganes joue ses plus beaux morceaux, la comtesse de Castellane et la marquise de Talleyrand-Périgord conduisent les petits aux arbres, et chacun d'eux en détache un objet. Tous heureux, pas un qui se plaigne d'avoir été assailli par la multitude.

La distribution finie, on revient dans la grande galerie, tendue de toile grise cachant les murs dénués, et ornée dans toute sa longueur de massifs de plantes vertes.

Au milieu est une table de trente mètres comprenant cent cinquante couverts et réservés uniquement au goûter assis des enfants. On leur sert toutes sortes de friandises. Le service est renouvelé trois fois.

Les papas, les mamans et les autres grandes personnes vont goûter au buffet dressé au fond de cette immense galerie. On verse des flots de vin de champagne, et des toasts d'affectueuse sympathie sont portés par les braves ouvriers aux maîtres de maison et à leur famille. Puis on fait une distribution d'excellents cigares aux hommes, de bonbons aux femmes et de gâteaux aux enfants.

Cette fête de famille, si simple, si cordiale, a pris fin à sept heures. Patrons et ouvriers, avec leurs familles, ont entouré les maîtres de maison, témoignage de leur sympathie, en les assurant qu'ils n'oublieront jamais un des plus beaux jours de leur vie. Quant aux bébés, on a dû les arracher presque de force, car ils ne voulaient plus quitter cette maison où ils avaient trouvé tant de joie.

Hier soir, dîner à la légation de Perse, en l'honneur de S. A. le prince Malek Mansour Mirza, qui avait à sa droite Mme Nazare-Aga et à sa gauche la marquise de Lambertye ; le général Nazare-Aga, à sa droite, Mme Nazare-Aga et à sa gauche Mme Yousouf-Khan.

Nazare-Aga. Les autres invités étaient les personnes de la suite de Son Altesse, les membres de la légation, et quelques membres de la colonie persane.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— Le marquis de Reversaux, ambassadeur de France à Vienne est arrivé à Paris.

— Le général Lucio N. Mansilla, qui fut pendant quelques années notre hôte à Paris, a été nommé ministre de la République argentine à Berlin, Saint-Petersbourg et Vienne.

MARIAGES

— Rappelons que c'est aujourd'hui, à midi, qu'on célébrera, à Saint-Philippe du Roule, le mariage de M. Bertrand Guirouy, lieutenant au 8^e dragons, avec Mlle Jehanne Houssay, fille d'un illustre académicien et de la comtesse Henry Houssay.

On annonce, de Bruxelles, les fiançailles de M. Masson-Carnes avec la comtesse Lydia de Bylandt.

CHARITÉ

— Le Comité de la Société artistique des amateurs a décidé qu'une exposition, au profit d'œuvres de bienfaisance, aurait lieu dans les premiers jours de mars. Les membres de la Société viennent de recevoir, pour leurs éternelles, une charmante et intéressante plaquette, extraite de la *Revue de l'Art*, sur le château de Vaux-le-Vicomte, de M. de Mommier, à Paris, et les honneurs à la Société des amateurs, texte et dessins de M. Fournier-Sarlovèze.

DEUIL

— C'est à dix heures du matin, et non pas à six heures, comme il a été dit, par suite d'un erreur typographique, que seront célébrées demain, à Saint-Philippe du Roule, les obsèques de la regrettée Mme de La Haye-Jous-selin.

— Nous apprenons la mort : — De M. l'abbé Vimard, aumônier militaire et ancien curé de Saint-Louis des Invalides, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de 68 ans. — De M. Félix de Forestier-Comtesse, à Coudert, né Claude, décédé en son château de La Boissière, à l'âge de 35 ans. — Du docteur Leplat, décédé à Lille, à l'âge de 31 ans. — Du général italien Testafichio, beau-frère du général d'Almeida, décédé à l'âge de 68 ans. — De M. Henri Allain, ingénieur des arts et manufactures, décédé à Versailles, à l'âge de 24 ans. — De Mme Treille, mère de M. Alcide Treille, sénateur de l'Algérie, et Georges Treille, ancien professeur de rhétorique au lycée de Nantes. — De M. Jules de La Porte, ancien sous-chef de bureau au ministère des finances, décédé à Arcachon, à l'âge de 68 ans. — De M. Ledderhase, ancien sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Agriculture pour l'Alsace-Lorraine, curateur de l'Université Frédéric-Guillaume, décédé hier à Strasbourg. — Du marquis de Cubas, ancien maire de Madrid et financier des plus estimés, décédé en cette ville.

— Le duc de Northumberland est mort hier, à Londres, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Le duc, chevalier de la Jarretière, fils du cinquième duc de Northumberland et de la duchesse née Stuart-Wortley, était le chef de la maison des Smithson-Seymour-Lovell-Percy. De sa femme défunte, née Drummond, il laisse trois fils : le comte Percy, marié à lady Edith Campbell, des ducs d'Argyll ; lord Algernon Percy, marié à lady Victoria Edgcombe, et M. Algernon William Percy.

Ferrari.

— On nous annonce le décès de M. Charles Langroux, directeur des agences de la New-York City d'Assurances sur la vie. M. Langroux était allé passer les fêtes du premier de l'an à New-York, en famille, et il y est mort de pneumonie, en quelques jours.

A l'Etranger

L'esprit particulariste en Allemagne

Nous avons parlé des embarras qui assaillent la dynastie de Habsbourg, en Autriche, en Bohême et en Hongrie. Le gouvernement de l'Allemagne semble évidemment plus facile pour la dynastie de Hohenzollern. Ce n'est pas, pourtant, qu'il s'exerce dans des conditions que l'empereur Guillaume II puisse trouver satisfaisantes. La force latente imprimée par Bismarck à l'unification de 1871 pousse invinciblement l'Allemagne dans les voies de la centralisation. Or, la centralisation administrative, intellectuelle, et même économique, que la France a été, parmi les nations, la première à appliquer avant et depuis la Convention et Napoléon I^{er}, est une doctrine jugée. Elle est jugée par ses résultats, par la stérilisation de toutes les facultés intellectuelles et productrices, par l'effroyable tyrannie qu'elle a parfois instituée, enfin, par toutes les conséquences désastreuses que traîne après lui tout principe jacobin.

Qu'il le veuille ou non, l'empereur Guillaume II est condamné à imposer de plus en plus une organisation centraliste à l'Allemagne. Il y tend de toutes les forces de son caractère et de son pouvoir. Mais l'Allemagne résiste. C'est encore un pays très attaché à ses traditions. Sous l'égide des petits princes qui la gouvernaient autrefois et qui la partageaient entre un très grand nombre de petits Etats indépendants les uns des autres, elle a connu les bienfaits de la tranquillité sociale, de la prospérité agricole, commerciale et même industrielle. Elle a pu développer sans encombre, dans l'ordre littéraire et philosophique, les qualités distinctives de son génie national.

Les envirements des victoires de 1870 sur l'ennemi héréditaire ne lui ont fait perdre ni le souvenir de cette prospérité passée, ni le goût de l'autonomie locale. Aussi peut-on affirmer que, seules, la haine ou la peur du Français — sentiments exploités par Bismarck avec une persistance cynique — ont pu décider les Allemands à cette reconstitution bizarre de l'Empire, au profit d'un prince luthérien, qui marqua le séjour du roi Guillaume de Prusse à Versailles dans le palais de Louis XIV. Ce regret du passé, ce culte des franchises encore existantes se traduisent de temps en temps, nous l'avons noté, par des incidents qui étonnent les esprits superficiels. Exemples : l'attitude du prince de Bavière, à Moscou ; les protestations contre l'arrogance des généraux prussiens, qui se sont produites en Wurtemberg et sur d'autres points de l'Allemagne ; le mouvement d'opinion qui s'est manifesté parmi les princes allemands en faveur du régent de Lippe-Detmold, dont les droits souverains étaient niés par Guillaume II en personne ; enfin, la résolution prise par les députés catholiques, envoyés au Reichstag par la Bavière, de relever le drapeau du particularisme et de la tradition.

Au fond de tout cela, nous apercevons le désir latent de réformer la Constitution de l'Empire, de manière à rendre le trône impérial accessible aux représentants d'autres dynasties que celle de Hohenzollern. On ne l'avoue pas, mais toute la politique autonomiste l'indique et y tend par la force de ses lois naturelles. Nous croyons, assurément, qu'une révolution de ce genre est encore et pour longtemps impossible ; mais, ce qui est impossible aujourd'hui peut parfaitement apparaître, dans vingt ou trente ans, comme un progrès nécessaire et facile à réaliser. Il sera donc très intéressant de suivre l'évolution politique des catholiques bavarois au Parlement allemand. Si ces députés sont aussi résolus qu'on nous l'affirme, les crédits militaires ne seront peut-être pas votés, et Dieu sait quelles peuvent être les conséquences de l'irritation que Guillaume II en ressentira !

Ce n'est pas seulement à la Hofburg, ni au palais de l'Elysée, que les incertitudes et les ennuis ont élu domicile, il y en a aussi une suffisante provision, pour l'année 1899, aux palais impériaux de Berlin et de Potsdam.

Denis Gubbert.

NOUVELLES

ANGLETERRE

AVIS AU GOUVERNEMENT

Londres, 2 janvier. — Le *Globe*, commentant la dépêche de Pékin relative à la concession russe à Han-Kow, et la dépêche relative à l'extension de la concession française à Shanghai, dit qu'en présence de ces faits, il est impossible de nier l'existence d'un plan bien arrêté entre la France et la Russie. Le *Globe* espère que le gouvernement agira dans ces circonstances avec autant de fermeté qu'il l'a fait pour l'affaire de Fachoda, et que la nation tout entière appuiera sa politique aussi longtemps qu'il sera prouvé de courage et de décision.

ITALIE

Rome, 2 janvier. — Le Pape est de nouveau en butte aux sollicitations des adversaires du protectorat français en Orient, lesquels voudraient amener le Saint-Père à accepter un représentant de la Porte près du Saint-Siège.

Le cardinal Ledochowsky, préfet de la Propagande, est très favorable à l'établissement d'une telle légation, et cela se comprend, étant donné ses bons rapports avec Berlin. Mais, Léon XIII, exclusivement intéressé à l'indépendance de l'Orient, ne se laisse pas induire par des instigations dont il comprend le mobile.

Si cette idée de légation ottomane à Rome ne plait pas au Pape, elle trouve, néanmoins, aujourd'hui plus d'adhérents que naguère dans un certain monde ecclésiastique — étranger toutefois.

Tout qu'il Léon XIII vivra, ces visées, dont on connaît la source, n'ont aucune chance de réussite. — FÉLIX II.

Rome, 2 janvier. — M. Barrère est parti pour le midi de la France, où il séjournera quelques jours auprès de Mme Barrère, sa mère. Il reviendra ensuite à Rome, afin de prendre ses dernières dispositions pour la première réception officielle, qui aura lieu au palais Farnèse, le 11 janvier. Le discours prononcé hier par M. Barrère est très favorablement commenté par la presse.

ESPAGNE

Madrid, 2 janvier. — Une dépêche officielle confirme la remise de La Havane aux Américains.

Le ministre de la justice a eu une conférence avec M. Sagasta, au sujet de la politique. Cette conférence continuera demain.

PORTUGAL

Lisbonne, 2 janvier. — A l'ouverture des Cortes, le Roi manifeste sa gratitude aux différents Etats qui ont montré des sympathies à l'occasion du centenaire des Indes.

Le discours du Roi rappelle que le Portugal a proclamé sa neutralité pendant la guerre hispano-américaine, et il l'a maintenue d'une manière absolue, comme c'était son devoir.

L'empereur de Russie avait proposé la réunion d'une conférence internationale pour assurer la paix et mettre un terme aux armements progressifs, le Portugal a fait savoir combien il éprouvait de sympathies pour cette idée généreuse, et il a décidé d'accepter une invitation à la conférence.

Sur l'initiative de l'Italie, le Portugal s'est fait représenter à la conférence contre l'anarchie.

Le gouvernement informera en temps opportun les Cortes des négociations en vue d'établir un accord avec les porteurs de la Dette extérieure.

Le ministre de la guerre présentera un projet de réformes de l'armée et une proposition tendant à l'achat d'armes pour l'infanterie.

D'autres réformes financières économiques et administratives seront énumérées en ce qui concerne les colonies.

Le Roi dit qu'il ne suffit pas de conserver le domaine colonial portugais dans son intégralité, comme le patrimoine sacré de la nation ; il faut aussi le mettre à profit et le développer pour assurer notre régénération économique.

Des propositions seront déposées dans ce sens.

GRÈCE

Athènes, 2 janvier. — Aujourd'hui, quatre-vingt jeunes filles et infirmières, ayant servi pendant la guerre dans les hôpitaux de la Croix-Rouge, se sont réunies à midi au Palais, sur l'invitation de la Reine.

La souveraine leur a adressé une allocution émue rappelant les services que les femmes ont rendus pendant la guerre, et exprimant la profonde conviction que, quand les femmes se consacrent sous les drapeaux aux soins de la patrie, la foi de si nobles sentiments et des idéals si élevés que l'heure de la réparation des deuils de la patrie arrive inéluctablement.

La Reine a ensuite conféré une croix commémorative, portant la date de 1897 et attachée par un ruban rouge, d'abord aux princesses Marie et Sophie, puis aux autres femmes de la bourgeoisie et du peuple.

La Reine a embrassé chacune d'elles. Mme Greva, au nom des infirmières, a fait l'éloge de la Reine, sous les ordres de laquelle les femmes grecques ont été heureuses de servir la patrie et l'humanité.

ÉTATS-UNIS

GRAVITÉS AMÉRICAINES

New-York, 2 janvier. — On télégraphie de Washington au *Herald* :

« Le cabinet s'est réuni hier à la Maison-Blanche, à la suite de la réception d'adoucissements graves du général Olys auquel des instructions ont été envoyées. »

« D'autres nouvelles affirment que les insurgés de Luçon ont pris une attitude menaçante, et que des dissensions ont éclaté parmi eux. »

« La disparition d'Aguinaldo cause une grande inquiétude. On craint qu'il ne se prépare à résister aux troupes américaines. »

PHILIPPINES

SITUATION GRAVE

Manille, 1^{er} janvier. — La situation est grave à Ilo-Ilo. Quinze cents indigènes en armes sont postés devant le faubourg de Molo. Dix-sept mille attendent, à quinze lieues d'Ilo-Ilo, l'ordre de s'embarquer pour cette place. Toutes les femmes sont parties. De nombreuses familles se sont réfugiées chez des Américains. Les rebelles attendent les ordres d'Aguinaldo.

Le général Miller a refusé tout délai et veut une réponse le 3 à midi ; il promet de protéger les vies et les biens. Les incidents étrangers ont demandé au général d'étendre le délai, car un conflit causerait des pertes considérables.

Une Commission indigène est venue, de son côté, réclamer une prolongation du délai, parce qu'il est difficile de diriger l'armée qui occupe la ville et le pays. Le général Miller s'y est refusé et a préparé le débarquement, pendant qu'un émissaire allait demander des instructions à Manille.

Les rebelles fortifiaient leurs positions et se préparaient à la résistance au moment où l'avis américain quittait Ilo-Ilo.

Les rues sont remplies de soldats. Les forts, les édifices publics, les églises, les beaux aménagements sur les deux rives sont garnis de rebelles. Les chaloupes du navire américain *Newport* ont descendu quatre mitrailleuses. Des canons ont été mis en position à bord des chalands qui entourent le *Newport*.

On est sans communication télégraphique d'Ilo-Ilo.

CHINE

Pékin, 2 janvier (source anglaise). — M. Pichon, ministre de France, exige de la Chine une indemnité, la punition des fonctionnaires, le rétablissement des missions, à la suite des attentats récents contre les missions françaises. Le gouvernement se propose d'envoyer contre les rebelles du Sze-Chuan cinq mille soldats exercés à l'europpéenne.

Revue de la presse étrangère

l'empêchent de s'occuper des affaires extérieures et de leur donner cette attention soutenue sans laquelle il ne peut y avoir de politique étrangère.

Sans doute, les Anglais, individuellement, n'ont aucun désir de nous faire du tort; mais ils sont très patriotes, les Anglais, et, quand on leur fait voir un intérêt national en jeu quelque part, ils se groupent, agissent et parlent comme un seul homme. Avec deux partis bien disciplinés, dont les chefs sont d'accord, et avec une presse qui marche au doigt et à l'œil, rien de plus facile que de faire ce que l'on veut des Anglais qui sont, selon le mot si spirituel et si profond d'un diplomate éminent, « un peuple de patauds conduits par des finauds ».

Or, aujourd'hui on est arrivé à leur persuader que la France est divisée et par conséquent affaiblie; qu'elle est trop préoccupée par ses divisions intestines pour donner assez d'attention à ses affaires extérieures; qu'il est inutile de se gêner avec elle, et que le moment est on ne peut mieux choisi pour tâcher de liquider l'arrière des questions en litige.

Il n'y a qu'un moyen de les faire revenir sur cette impression: c'est de leur faire voir que l'on n'est pas dupe des manœuvres que je viens d'indiquer; que les Français, comme leur gouvernement, savent ce qu'ils veulent et ne sont nullement intimidés par la mobilisation des forces navales anglaises et que, d'autre part, ils sont bien décidés à ne pas donner à l'Angleterre l'occasion de les prendre au dépourvu ni de provoquer un conflit; enfin, que quand l'Angleterre sera disposée à reprendre la conversation interrompue par elle, elle trouvera la France prête à causer amicalement avec elle en vue du rétablissement des bonnes relations entre les deux pays.

**

Lundi prochain, l'Académie royale ouvrira ses portes au public pour son exposition d'hiver annuelle. Cette fois, l'exposition se compose uniquement d'œuvres de Rembrandt. Je viens de parcourir cette exposition, ouverte aujourd'hui à la presse; elle est simplement merveilleuse. Il y a 142 toiles qui sont autant de chefs-d'œuvre, et dans que la *Ronde de nuit* et la *Léon d'Antonie* ne figurent pas à Burlington House, l'exposition de 1899 à Londres vaut celle de 1898 à Amsterdam; tous les critiques en conviennent et il en est même qui, ayant vu les deux expositions, trouvent celle de Londres la plus belle. Cela, c'est affaire d'opinion. Mais ce qui est incontestable c'est que, sans établir de comparaison, l'exposition de Rembrandt de l'Académie royale est admirable et vaut le voyage de Londres; d'autant plus qu'il s'y trouve quelques tableaux de Rembrandt que l'on ne connaissait pas ainsi dire, car ils n'avaient jusqu'ici été vus que par les amis de leurs possesseurs. Je le répète, cette exposition est une merveille, et jamais on n'a rien vu d'aussi complètement beau à Burlington House.

Paul Villars.

ABSINTHE PREMIER FILS HYGIÉNIQUE ET APÉRITIF

NOTES D'UN PARISIEN

Parmi les nouveaux promus dans la Légion d'honneur, je vois le nom de M. Poubelle, élevé à la dignité de grand-officier. Distinction très méritée, sans doute, mais qui a dû avoir le tort, à ses yeux, d'arriver après sa mise à la retraite, et de lui être accordée comme une sorte de consolation courtoise. M. Poubelle, heureusement, est de ceux qui ne prennent jamais rien au tragique, et il a assez d'esprit pour rire ou pour sourire de ses propres mésaventures.

On cite de lui, à propos justement de sa mise à la retraite, un mot charmant. C'est un autre ambassadeur que lui qui avait été, d'abord, désigné pour le sacrifice. Mais il se trouva que ce diplomate n'avait pas encore le temps voulu pour qu'on lui fît l'offense: il lui manquait trois ans de service. On songea alors à M. Poubelle qui, lui, avait plus de service qu'il n'en fallait, ayant été reçu, et brillamment reçu à l'agrégation dès l'âge de vingt-cinq ans, ce qui lui assurait déjà des droits acquis avant son entrée dans l'administration et son entrée dans la diplomatie.

Il fut donc décidé qu'on le mettrait à la retraite, et la chose lui fut annoncée avec toutes les amabilités d'usage:

— Vous comprenez, mon cher ambassadeur, vous êtes un des rares hommes de la carrière qui ayez tous les titres voulus, et tous les états de service désirables.

— Parfaitement, fit M. Poubelle, parfaitement...

Et, avec son habituelle philosophie, il acquiesça sans la moindre amertume. Mais à quelque temps de là, rencontrant un haut fonctionnaire des affaires étrangères, il ne put s'empêcher de lui dire, d'un air bonhomme:

— Quand je pense, pourtant, que si j'avais été rétrogradé pendant dix ans à l'agrégation, je serais encore ambassadeur!

E.

L'INONDATION

de l'ancienne Cour des comptes

Ceux qui, très nombreux à Paris, désirent tout voir, ont suivi de près ou de loin les travaux nécessaires par la construction de la nouvelle gare d'Orléans. Alors, ils ont certainement remarqué un égout qui, longeant le quai d'Orsay, avait été mis à nu d'un côté par la terrasse, mais était consolidé par de la maçonnerie et par des poutres.

Cet égout — qu'on appelle le collecteur de Bièvre, parce qu'il reçoit en amont l'eau de la Bièvre — va jeter au loin, en aval, en même temps que celle-ci, toutes les eaux ménagères et fluviales de la rive gauche.

Il n'a plus un long service à faire puisqu'il est appelé à être remplacé par le collecteur qui fera suite à celui du boulevard Saint-Germain. C'est peut-être pour cela qu'on ne prenait pas trop garde à une fissure qui se voyait le long de ses conduites, mais qui, ne laissant rien passer, ne faisait prévoir aucun danger.

Or, hier matin, vers huit heures, cet égout subitement s'est crevé; il a déversé son contenu dans le quadrilatère où étaient la Cour des comptes et la caserne d'Orsay et que depuis plusieurs

mois les terrassiers sont en train de creuser.

En quatre heures, ce qui sera le sous-sol de la future gare d'Orléans a été absolument inondé. L'eau n'a pas tardé à y atteindre le niveau de l'égout. Présentement le vaste chantier n'est plus qu'un lac dont la profondeur est de deux mètres cinquante.

Désireux de se rendre compte de la gravité de l'accident, M. Charles Blanc, préfet de police, est allé, une première fois, hier, à trois heures, devant le chantier si singulièrement transformé. Il était accompagné de M. Bechmann, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Alors il a vu, — entre le quai d'Orsay, les rues de Lille, de Bellechasse et le pôle de maisons où se trouve la Caisse des dépôts et consignations, — une immense nappe d'eau qui troue l'excavateur dont il a été si souvent question ici même, et sur laquelle flottent, comme de petites barques, les wagonnets vides.

Quant à ceux qui étaient pleins de gravats, il est évident qu'ils sont restés au fond, ainsi que les outils de fer.

Au moment où l'accident s'est produit, il y avait plus de deux cents ouvriers dans le chantier, mais tous se sont absolument rendus compte de ce qui se passait. Après avoir essayé d'abord de parer au danger, puis de sauver le plus de choses possible, ils se sont prudemment retirés. Il n'y a donc aucune perte d'homme à déplorer.

Pour leur gloire d'ailleurs, il faut dire qu'aucun ne s'est effrayé. Ils ont aussitôt informé les entrepreneurs et ingénieurs. Ceux-ci, tout de suite, ont été au-dessus des éloges. Froidement, ils ont examiné le danger; ils en ont calculé les conséquences. Jugeant la lutte impossible, ils ont laissé le sinistre s'épuiser. Alors, ils ont cherché le moyen de le réparer. C'est à ce moment que je suis arrivé. Leur stoïcisme m'a vraiment émerveillé.

— Eh quoi! nous sommes victimes d'un accident! Il faut toujours s'attendre à en subir plusieurs en une entreprise comme celle-ci.

Et les voilà aussitôt qui mesurent, qui comptent, qui donnent des ordres. Il faut d'abord réparer l'égout pour qu'il ne continue point à jeter dans le chantier tout ce qu'il reçoit.

En certains endroits, l'eau a été bien-faisante. Elle a produit des éboulements qui ont fait fuir. Elle a pioché. Parfaitement.

Mais il faut l'enlever, cette eau, au milieu de laquelle ni maçons ni terrassiers ne pourraient travailler.

Oh! rien de plus facile. Le niveau du sous-sol de la gare future est un peu au-dessus du niveau de la Seine. Donc, toute l'eau qui trône ici est une épaisseur de 2 m. 50 est, elle aussi, au-dessus du niveau du fleuve.

Conséquemment, dit un ingénieur, nous allons qu'à creuser sur le quai, entre le fond du chantier et la berge de la Seine, à trois centimètres au-dessus du niveau de celle-ci, une rigole large tout au plus d'un mètre cinquante pour qu'il ne reste aucune trace de cette inondation. Elle aura même quelques avantages. Elle drainera le ciment des maçonneries déjà faites. Elle charriera dans la Seine, mêlée à son eau, de la terre qu'il nous eût fallu enlever.

Et avec un sang-froid que l'on ne saurait peindre, l'ingénieur ajoute:

— Dans quatre jours il n'y paraîtra plus. Nous aimons bien mieux cela qu'une grève!

Il est six heures du soir. M. Charles Blanc, préfet de police, revient quai d'Orsay. Il vient savoir si aucun fait nouveau ne s'est produit.

— Aucun.

Il demande quand on commencera à creuser la conduite de déversement.

— Dans quelques minutes, quand on aura fini d'établir sur les quais les lampes électriques qui nous serviront cette nuit.

Maintenant l'obscurité est complète. Le lac toutefois reflète les lumières et qui le piquent de place en place. Ce lac a déjà l'air d'être tout à fait chez lui. Sans les maisons avoisinantes on se croirait en un vieux coin d'Ecosse.

Mais le préfet de police est là. Il regarde ces maisons. Il se dit que si l'eau a pu crever un égout, elle peut ronger une rue. Il fait venir des agents; ils veilleront autour du lac qui, sans doute, se trouve trop bien en cet endroit pour penser à nuire.

Enfin le préfet donne l'ordre d'interdire aux voitures de passer rue de Bellechasse, dont il ne veut pas que le sol soit secoué.

Un peu après M. Charles Blanc arrive le ministre des travaux publics. Ensemble ils étudient la situation; elle ne leur paraît point grave. Ils font prendre néanmoins des mesures de prudence qui peuvent paraître excessives, mais dont on les féliciterait si elles étaient nécessaires.

Après leur départ, des curieux viennent. Ils se placent devant le n° 57 de la rue de Bellechasse.

Là, par un trou pratiqué dans la balustrade, on a toute la vue du lac improvisé.

Charles Chincholle.

LA TEMPÊTE

A PARIS

Si la journée du 1^{er} janvier avait été mauvaise, celle du 2^e a été pire encore. Dès le matin, un vent violent a soufflé sur Paris. A huit heures, ce vent a dégénéré en tempête et de nombreux accidents sont arrivés.

A huit heures et demie, une grande palissade en planches, haute de six mètres, qui borde, rue du Faubourg-Saint-Martin, les nouveaux bâtiments de la gare de l'Est, a été emportée sur une longueur de quarante à cinquante mètres. Les planches, disjointes, se sont abattues sur le trottoir et la chaussée. Un passant, M. Fernand Hayot, âgé de dix-huit ans, a été blessé à la tête. Après un premier pansement, il a été reconduit à son domicile, 53, rue Philippe-de-Girard. M.

Isaac Wolff, âgé de quarante-sept ans, marchand de toiles à Reims, a été renversé et fortement contusionné.

Des mesures ont été prises pour empêcher le public de circuler le long de ce qui reste de la palissade, les planches étant ébranlées et pouvant tomber d'une minute à l'autre.

A la même heure, une autre palissade qui borde le boulevard Flandrin, au-dessus du mur du chemin de fer de Ceinture, à la gare du Bois-de-Boulogne, est tombée sur le quai d'embarquement. Un voyageur qui s'y trouvait, attendant le train qui va à la gare Saint-Lazare, a été très grièvement blessé. On l'a porté à l'hôpital Beaujon. Il avait sur lui des papiers au nom de Herard, employé de commerce, sans indication d'adresse.

A dix heures trois quarts, la cheminée en bois des ateliers Hédon, fabricant de serrurerie, 7, rue Pierre-Dupont (ancien passage Violet, faubourg Saint-Martin), a été culbutée. Cette cheminée, haute de douze mètres, s'est abattue sur la toiture vitrée des ateliers de M. Bientourné, ingénieur, et l'a complètement brisée. Aucun ouvrier n'a été blessé.

Villa Montmorency, un énorme peuplier a été cassé en deux. La partie supérieure est tombée sur la toiture de l'hôtel de M. Gerbeaux, 14, rue Poussin. La toiture a été défoncée et a subi de graves dégâts. Mais personne ne se trouvant dans les mansardes, il n'y a pas eu d'accident de personnes.

Enfin, à midi et quart, rue d'Aguesseau, 22, une cheminée arrachée de sa base est venue tomber sur un fiacre qui passait. Bondissant sous la secousse, le cheval est parti au grand galop et a disparu.

A deux heures moins quelques minutes, une averse de grêle très serrée est tombée. Mais elle a fondu rapidement.

A deux heures vingt, juste, un fort coup de tonnerre a retenti. Ce coup, entendu de tout Paris, a été, en quelque sorte, unique. Nous n'avons pu savoir si la foudre était tombée quelque part. Les pluies continues et abondantes commencent à nous amener des inondations.

Pendant la nuit les eaux de la Seine ont monté de plus de trente centimètres et l'on prévoit pour aujourd'hui une hausse de cinquante.

DANS LES DÉPARTEMENTS

La tempête a fait rage hier sur une partie de la France. Voici les dépêches que nous avons reçues à ce sujet de nos correspondants:

— **LE HAVRE.** — Une violente tempête s'est abattue sur notre port. Des grains de pluie et de grêle tombent et la mer est démontée. Des vagues furieuses emportent avec elles d'énormes galets qu'elles rejettent sur le rivage et la jette. La circulation a été interdite sur la jette, car la mer la balaye sans discontinuer.

Les bateaux des travaux du port ont été très éprouvés et les ouvrages en construction ont eu beaucoup à souffrir de la violence de la mer.

Les navires faisant le service de la Seine ont suspendu leurs départs. Jusqu'à présent on n'a encore signalé aucun sinistre.

— **MONTEUR.** — Une violente tempête, alternant avec de grandes pluies, est déchaînée sur la région. Les cours d'eau sont sortis de leur lit; la mer est démontée. Les services des bateaux du Havre, de Honfleur et de Trouville sont interrompus.

— **CHERBOURG.** — Les pluies sont continuelles. Les bas quartiers sont inondés. Une violente tempête souffle en mer. Les amarres des navires sont doublées. La Hague et Carteret sont particulièrement éprouvés. Des sinistres sont à redouter. Le *Catalina* a différé son départ et les essais officiels du *Dunois* sont ajournés.

— **SAINT-MALO.** — Le coup de vent qui souffle sur nos côtes depuis plusieurs jours a dégénéré en une violente tempête, qui, au moment des grains, tourne à l'ouragan. Les averse de grêle brisent les ardoises et les vitres, qui jonchent les rues. Le service du bac entre Saint-Malo et Dinard est interrompu.

Malgré la mort-eau, la mer, soulevée par la tourmente, déferle par-dessus les remparts et inonde les maisons voisines.

Les amarrages des navires ont été à Jersey leurs enfants élevés chez les Jésuites ne peuvent quitter l'île par ce mauvais temps.

— **BREST.** — La tempête continue avec violence.

Le steamer *Frédéric-Franck* a été jeté sur le banc de Saint-Marc, dans la rade de Brest. A arrivant, un grand navire de commerce est arrivé désemparé. Un canot monté par deux douaniers est allé à son secours; le canot a coulé sous une lame de fond, les douaniers ont pu être sauvés.

La chaloupe de pêche n° 42, de Douarnenez, désamarrée par la violence de la tempête, a été emportée par le vent et la mer démontée, a pu recueillir les six hommes d'équipage.

— **QUIMPER.** — La tempête a redoublé de violence cette nuit; c'était la dernière nuit de la grande grêle, accompagnée de grains, d'éclairs et de tonnerre. Ce matin, l'horizon s'éclaircit par moments, mais le vent n'a pas diminué d'intensité.

Beaucoup de personnes sont parties pour Penmarc'h afin de contempler la mer furieuse.

— **ANGERS.** — Une tempête d'une violence inouïe s'est déchaînée le 1^{er} et le 2^e janvier sur Angers et les environs, avec vent, pluie torrentielle et rafales de grêle. En ville, les tuyaux de cheminée étaient arrachés par la tourmente et tombaient par centaines.

La grêle a haché littéralement les jeunes fils sortant de terre. Les dégâts sont considérables.

La Loire et la Maine montent rapidement.

— **BOURGES.** — Une tempête d'une violence extrême a fait rage sur notre département. A Bourges, dans la nuit, la couverture en toile d'un cirque a été arrachée, son grand toit renversé, brisant le matériel. Heureusement la représentation venait de finir.

A la tuilerie Saint-Outille, aux portes de la ville, une cheminée haute de 45 mètres s'est écroulée. Les ateliers ont été ébranlés. Les dégâts sont importants. Partout des toits ont été enlevés, des arbres brisés.

Le bruit court qu'à Vierzon des accidents graves auraient été causés par la tempête. On parle de l'une des gares de marchandises en partie démolies et de maisons écroulées.

— **AUXERRE.** — Une tempête sévit sur la basse Bourgogne. A Auxerre, des cheminées ont été abattues et des tuiles ont été enlevées. Le marché a été ébranlé et une panique s'est produite parmi les vendeurs et les acheteurs.

La pluie tombe mêlée de neige et de grésil. On a entendu un coup de tonnerre.

— **NIORT.** — Par suite de la violente tempête qui a sévi cette nuit, toutes les lignes télégraphiques, sauf deux sur vingt, sont interrompues.

— **PÉRIGUEUX.** — Une violente tempête d'Ouest règne depuis cette nuit sur notre région. Beaucoup d'arbres ont été cassés ou déracinés dans la campagne. On signale la chute de quelques vieilles constructions, mais jusqu'ici, heureusement, sans accident de personnes.

— **MONTLUCON.** — Une violente tempête souffle depuis hier soir sur Montluçon; des coups de vent furieux et des rafales de pluie se succèdent sans relâche, rendant la circulation impossible et causant de nombreux dégâts.

— **BORDEAUX.** — La tempête qui règne depuis ce matin sur la région continue encore ce soir, interrompant toutes les communications et retardant tous les courriers. A part quelques toitures endommagées on ne signale aucun accident grave.

Une dépêche de La Gironde annonce que le bateau-feu du grand banc, à l'entrée de la Gironde, a dérapé et a mouillé à deux milles du sémaphore de La Coubre.

VIENT DE PARAÎTRE

Le succès de la *Comptabilité de la Maîtresse de maison*, publiée chez Georges Dreyfus, 32, rue de Paradis, par la baronne Staffe, était à prévoir.

La première partie comprend l'Agenda 1899 proprement dit; la seconde, toute une suite de tableaux aussi simples qu'ingénieux qui permettent de fixer tous les événements de la vie familiale et domestique de chaque jour.

Notre Service de Librairie se charge d'envoyer cet ouvrage contre remboursement.

LE MONDE RELIGIEUX

LA RÉCEPTION DU CLERGÉ DE PARIS A L'ARCHEVÊCHÉ

La réception générale du clergé de Paris, tant régulier que séculier, par le cardinal Richard, a eu lieu hier, à une heure, à l'archevêché.

Deux cents prêtres environ y assistaient. C'est M. l'abbé Lemaître, curé de la Trinité, qui a pris la parole au nom de tous ses confrères pour offrir à l'archevêque les vœux du clergé.

L'abbé Lemaître, qui n'a pas moins de soixante-quatorze ans, est un des plus anciens curés de la capitale. Il parle bien, quoique sans beaucoup d'éloquence. Le curé de la Trinité est, par ailleurs, très « clergé d'ancien régime ». Toute nouveauté le déconcerte, le met en défiance. De là, dans son discours d'hier, d'un joli tour littéraire, une allusion aussi transparente que peu gracieuse aux projets pédagogiques de la Mère Marie du Sacré-Cœur, qui s'occupe, on le sait, de fonder une école normale pour les religieuses, afin de relever le niveau de l'enseignement dans les couvents. L'abbé Lemaître a loué le cardinal d'avoir, en présence de ces projets, servi l'Eglise « par son silence ».

Il est cependant peu probable que Mgr Richard ait refusé de répondre au questionnaire qui lui a été envoyé de Rome à ce sujet, comme aux autres évêques de France, sur l'ordre du Pape. Sans doute, l'archevêque de Paris n'a publiquement ni approuvé ni blâmé l'entreprise hardie et si intéressante de la Mère Marie du Sacré-Cœur. Et il est regrettable peut-être que le curé de la Trinité n'ait pas songé à imiter cette réserve, puisqu'il l'a jugé excellente.

L'abbé Lemaître a été mieux inspiré en félicitant le cardinal de son zèle à servir l'Eglise par la parole et par l'action, voire par l'action publique (lettre collective des cardinaux au chef de l'Etat et démarche personnelle de Mgr Richard en vue de provoquer la révision de la loi sur les fabriques); par la fondation, enfin, de nombreuses écoles libres. En passant, l'orateur a dit en fort bons termes ce qu'il faut penser de la prétendue neutralité. Il a comparé le cardinal à saint François de Sales. Il a terminé son discours par une citation de saint Paul: *In patientia et longanimitate cum gaudio* (Dans la patience et la longanimité avec joie). C'est une devise et un plan de conduite.

Dans sa réponse, le cardinal a insisté sur l'union très étroite qui existe entre lui et son clergé. Il a annoncé son prochain voyage à Rome et exprimé le double désir de consacrer dans le courant de l'année nouvelle la basilique de Montmartre et de voir bientôt aboutir le projet de béatification des victimes de septembre, massacrées dans la prison des Carmes. Enfin, il a rendu un juste hommage aux membres du clergé morts pendant l'année écoulée, notamment à l'abbé Hutellier, curé de Saint-Vincent-de-Paul; à l'abbé Brisset, curé de Saint-Augustin; à l'abbé Favage, curé de Saint-Pierre du Gros-Caillois; et à l'abbé Vimard, aumônier de l'hôpital militaire du Gros-Caillois et ancien curé des Invalides.

Cette allocution terminée, tous les ecclésiastiques présents se sont agenouillés pour recevoir la bénédiction de leur archevêque. Ils ont ensuite défilé devant le vénérable prélat, qui les a personnellement embrassés en donnant à chacun d'eux les conseils appropriés à la situation de sa paroisse.

Julien de Narfon.

Le cocher Michadon, conduisant le fiacre n° 5,420, ne s'attendait guère à être arrêté sur la voie publique par un commissaire de police. C'est cependant ce qui lui est arrivé hier soir.

Michadon passait avec sa voiture rue Vivienne, vers dix heures, lorsqu'il accrocha si violemment le fiacre n° 5,331, conduit par le cocher Briot, que celui-ci fut projeté sur le trottoir, de son siège sur la chaussée.

Des passants s'empressèrent autour du malheureux qui, grièvement blessé, n'avait pu se relever tout seul, et le transportèrent dans une pharmacie.

Entre temps, l'auteur de l'accident, ne se souciant pas d'avoir maille à partir avec les gardiens de la paix, avait foncé à tout le train son cheval, qui engagea dans la rue du 4-Septembre. Plusieurs personnes s'étaient bien élançées à sa poursuite, mais elles avaient été rapidement distancées.

Michadon allait donc échapper, quand un monsieur, très correctement vêtu, coiffé d'un chapeau haut de forme, qui avait aperçu les cris, s'arrêta. Au lieu d'être à l'écart, la tête du cheval et parvint à le maîtriser, après s'être laissé traîner sur une assez longue distance.

Intuitivement de la stupéfaction de Michadon quand il apprit qu'il avait affaire à M. Guénin, commissaire de police, dont on ne saurait trop louer, dans cette circonstance, la courageuse intervention.

Un procès-verbal a été séance tenante, dressé à Michadon. Il ne l'a vraiment pas volé.

Le tramway 313, qui fait le parcours de la Bastille à Clichy, arrivait hier après-midi en face du marché Saint-Ouen, lorsque son cheval, qui se trouvait à l'intérieur, M. Edouard Morosot, âgé de cinquante-sept ans, marchant de vaillances, demeurant 37, passage des Poissonniers, et une dame Seroux, âgée de vingt-trois ans, habitant rue du Désert, à Essonne, furent grièvement blessés. Mme Seroux, encaînée de huit mois, fut transportée à l'hôpital Lariboisière où elle ne tarda pas à succomber.

Une enquête est ouverte afin d'établir les responsabilités.

LES DÉSESPÉRÉS

Une femme âgée d'une quarantaine d'années, vêtue d'une robe noire et d'une jaquette beige, descendit hier matin sur la berge du quai de Gesvres et se jeta dans la Seine.

Des marins sautèrent dans une barque et firent force de rames vers la malheureuse que le courant, très rapide, entraînait; ils parvinrent à la rejoindre et à la sortir vivante de l'eau. On la transporta au poste de secours, où elle expira, malgré les soins dont elle fut l'objet.

Le corps de la pauvre femme, dont l'iden-

tité n'a pu être établie, a été envoyé à la Morgue.

M. Alfred B..., ancien commerçant, était tombé dans une noie mise. Se sentant trop vieux pour lutter et pour se refaire une situation — il avait soixante et un ans — il prit le parti de se tuer. Il s'est asphyxié, avant-hier, avec du charbon de bois, dans la maison d'habitation qu'il occupait rue Miromesnil.

En venant, hier matin, constater le décès, le commissaire de police, M. Belouin, a trouvé sur une table une lettre à son adresse.

Ce vœux de la vie, suivant son expression, avait noté l'heure à laquelle il avait allumé le réchaud et... un cigare, attendant la mort avec sang-froid et attendant sur lui-même les effets progressifs de l'asphyxie.

— Voilà une demi-heure que j'observe, disait-il en terminant cette funèbre épître: mon cigare s'éteint, ma vue se trouble, c'est la fin...

Jean de Paris.

Mémento. — Un homme paraissant âgé d'une soixantaine d'années a été trouvé mort, l'avant-dernière nuit, sur la voie publique, à Aubervilliers. Il avait succombé à une congestion cérébrale causée par le froid. Le cadavre n'a pu être identifié et a été envoyé à la Morgue.

* Le feu a éclaté, hier matin, à six heures, dans une des caves de la maison sise au n° 11 de la rue de l'Asile-Popincourt. Rapidement éteint. Pas d'accident de personnes.

J. de P.

AVIS DIVERS

CHATEAUX BLANCS reprennent nuance primitive, en une seule application, avec la HAMMATHICINE inoffensive, approuvée par le Contrôle chimique français. Exiger le n° 97 du contrôle et l'adresse de la Parfumerie Ecotique, 35, rue du 4-Septembre, 6^e fr., mandat 6 fr. 85. — Indiquer nuance.

UNE MODE DE PLUS EN PLUS S'IMPOSE: c'est l'usage des *Devants incassables* des Mmes ROQUEBERT et DESPINS, tailleurs, 25, b^{is} Malherbes, et 15^{bis}, b^{is} St-Denis, 8^{es}, francs 80-100; Par. 55-70-90; Comp. hab. ou red. 110.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu

TEINT FRAIS par l'emploi bienfaisant de la ROSE ORKILLA, 5 fr., francs 5 fr. 85, et la POUDRE ORKIDEE, 8 francs, francs 8 francs 50. — L'ENTHÉRIE, Paris.

POUR N'ÊTRE JAMAIS MALADE, lisez le *Journal de la Santé*, hebdomadaire, Abonnements 6 fr. par an, 15^{bis} Bonne-Nouvelle, Paris.

GUÉRISON CERTAINE, soulagement immédiat des Rhumes, Toux, Bronchites, par le SIROP et la PATE PECTORALE.

BAUME DU CANADA

Le flacon de Sirop, 3 francs
La boîte de Pâte, 0 fr. 90
PHARMACIE NORMALE, 17 et 19, rue Drouot 45 et 17, rue de Provence, Paris

EN FAISANT repousser, en brunissant vos cils et vos sourcils, la *Sève sourcilière* de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, donne à vos yeux des regards de feu.

GAZ

minuit, un menuisier, M. Charminon, rentrait chez lui, passait rue de Gravelle, à Levallois, quand il fut assailli par trois rôdeurs. C'étaient Koch, un nommé Lefèvre, et un nommé Francisque, qui le firent rouler à terre, le rouèrent de coups de pied et de coups de poing et le dévalisèrent complètement.

Quelques nuits plus tard, un autre ouvrier, resté inconnu, passait boulevard Victor-Hugo, à Neuilly, porteur d'une valise, quand une bande composée de Koch, de Lefèvre et de deux ou trois autres, se jeta sur lui, le renversa et lui enleva sa valise.

Vers la même époque encore, Koch, Colombin, Prieur et un nommé Bégue assaillirent, pendant la nuit, dans une rue de Courbevoie, un passant auquel ils mettaient le revolver sous le nez et qu'ils contraignaient, sous peine de mort, à leur donner sa montre, sa chaîne et son porte-monnaie.

De l'argent, ou je te brûle la g... !

telle était la formule des affiliés de la bande.

Un malheureux coiffeur de Levallois-Perret, nommé Rousseau, fut assailli pendant la nuit du 26 au 27 septembre 1897, rue du Bois, par sept individus de la bande. Il reçut trois coups de couteau en pleine poitrine et fut dépouillé de tout. Les assaillants lui enlevèrent ses souliers, précaution que l'on retrouve dans la plupart des attaques nocturnes et qui avait pour but d'empêcher les victimes de courir chercher du secours.

Il y a aussi des faits ignobles, comme l'attentat commis, dans le fossé des fortifications, sur une malheureuse fille, Anaïs Robineau, dite Blondinette, qui fut empoignée, bâillonnée, rouée de talus jusqu'au fond du fossé, où sept des accusés lui firent subir tour à tour les dernières violences, pendant que les autres la menaçaient de lui couper le cou.

Quand elle fut sans connaissance, on lui enleva ses bottines, on certifica de sortie d'hôpital, son porte-monnaie et son lorgnon, et toute la bande alla boire en ricanant :

— Elle en a assez comme ça pour son argent !

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1897, un tapissier de Neuilly, nommé Déprez, rentrait chez lui, quand l'un des accusés, Prieur, lui frappa sur l'épaule et lui brava son revolver sur la figure en lui criant :

— Ton pognon, ou je te crève !

Le pauvre diable, terrifié, donna 5 fr. 50, tout ce qu'il avait sur lui, ce qui ne l'empêcha pas de recevoir un coup de couteau dans le dos.

Cette même nuit — j'ai dit qu'il n'y avait pas eu moins de dix attaques nocturnes entre minuit et trois heures du matin — un marchand ferrant, nommé Boscq, fut assailli boulevard Inghem, à Neuilly, par Gauthier et Colombin, qui lui demandèrent la bourse ou la vie, et comme il tentait de fuir Colombin lui déchargea son revolver en pleine figure. La balle lui traversa la joue gauche, formant une plaie en seton. C'est miracle que Boscq n'ait pas été tué sur le coup.

Cette même nuit encore, un sieur Modziewski, sellier, à Levallois-Perret, fut assailli par une bande — qui lui demanda « son pognon » et comme il répondait : « Jamais de la vie ! » il reçut trois coups de couteau dans le dos. Des passants le transportèrent à l'hôpital Beaujon, où il resta gravement malade pendant un mois. Koch a avoué cette tentative d'assassinat nettement caractérisée.

Cette même nuit toujours, un cocher nommé Boisbeau fut attaqué sur la place Chapal, à Levallois, par quatre individus, dont Koch, Prieur et Gauthier. L'un d'eux le saisit à la gorge en criant :

— Si tu fais du potin, la Seine n'est pas loin, tu vas trinquer !

Un second lui brava son revolver sur la figure, un troisième le menaça de son couteau et le quatrième le fouilla. On lui prit 25 francs, son couteau et son mouchoir ; puis on le laissa aller en lui disant :

— Tu vas probablement rencontrer des camarades, mais dis-leur le mot de passe : « L'ipos », et ils te laisseront tranquille. »

Je n'en finirais pas si je me faisais raconter toutes ces tentatives criminelles. Ce sont, on le voit, de véritables actes de brigandage à main armée qui font penser aux exploits de Cartouche et de Mandrin.

Ce qui est terrible, c'est que la plupart de ces assassins, de ces escarpes, sont de véritables adolescents :

Koch, Chrétien, André, Sançois, Mi-

chaut, Lefèvre, Giboulot, Dauphin, Constant, Godard ont vingt ans ;

Colombin, Prieur, Currier, Bégue, Chailion, Thomas, Duchatel ont dix-neuf ans ;

Galec a dix-huit ans ;

Francisque n'a que dix-sept ans !

Duchamel n'a que quinze ans !

Le plus âgé de toute la bande a exactement vingt-six ans.

La plupart sont de mauvais garnements renvoyés de tous les ateliers, quelques-uns déjà repris de justice.

Et, pourtant, certains d'entre eux appartiennent à d'honnêtes familles d'ouvriers et n'avaient eu sous les yeux que de bons exemples.

Les débats de cette longue affaire seront présidés par M. le conseiller Bonnet.

M. Henri Robert, Levy-Alvarez, Félien Paris, André Hesse, Joseph Menard, Maze Gauthier, Cléry fils, Richard, Demouzy, présenteront la défense.

Je me propose de jeter un coup d'œil sur les audiences et d'en raconter les épisodes les plus saillants, s'il s'en produit.

L'appel formé par MM. Judet, Marioni et le gérant du Petit Journal contre le jugement de condamnation prononcé contre eux en première instance dans le procès en diffamation intenté par M. Emile Zola au Petit Journal, à la suite de la publication des lettres du colonel Combes, est venu hier devant la Chambre des appels correctionnels.

D'accord avec les avocats, M. Ménard pour les appelants et M. Hild, représentant M. Labord, pour M. Zola, le président a remis les débats au 27 février, provisoirement.

La Cour, en effet, a manifesté l'intention de ne juger l'affaire qu'après que la Cour de cassation aura statué sur le procès en révision actuellement pendante.

Albert Bataille.

Informations

« L'Élysée. — A l'occasion du 1^{er} janvier, des télégrammes de félicitations ont été échangés entre le Président de la République et l'empereur de Russie, la reine d'Angleterre, le roi des Belges, le prince de Bulgarie, le Sultan, le roi de Danemark, la reine des Pays-Bas, le roi des Hellènes, l'empereur d'Autriche-Hongrie, le roi de Portugal, le roi d'Italie, la reine d'Espagne, le roi de Serbie.

Legion d'honneur. — Parmi les décorés du 1^{er} janvier, nous relevons le nom du capitaine de Bonnerive.

M. le capitaine de Bonnerive est l'officier qui, sous le pseudonyme de Georges de Lys, a publié plusieurs ouvrages intéressants, et tout dernièrement *Officier et Soldat*, œuvre de sain patriotisme et de haute portée sociale, qui fut remarquée.

Le lieutenant de réserve de Pas, adjoint à la première mission du commandant Lott dans le Bouclier du Niger, est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour services exceptionnels en temps de guerre.

Anniversaire. — La Société protectrice des animaux fait dire une messe de bout de l'an à la mémoire de Mlle Chossegros, demain à onze heures, dans la chapelle du Père-Lachaise. Les membres et les amis de la Société sont instamment priés d'y assister.

Paris à Londres. — Par suite de l'arrangement intervenu entre les Compagnies du South Eastern et de Londres, Chatham et Dover Railway, depuis le 1^{er} janvier 1899, toutes les communications concernant ces Compagnies doivent être adressées au seul bureau de ces Compagnies à Paris, boulevard des Italiens 30, sous la dénomination de « South Eastern et Chatham and Dover Rhys. »

Chalon-sur-Marne. — La rentrée de la première et de la troisième division de l'École des arts et métiers a eu lieu aujourd'hui.

La deuxième division rentrera demain.

Dix élèves de cette division, compromis gravement dans la mutinerie qui a eu lieu récemment, sont définitivement renvoyés.

Inondations. — Par suite des pluies torrentielles tombées hier et la nuit dernière, l'Orbiquet et le Gaie sont sortis de leur lit, en amont de la ville de Lisieux. Tout un quartier est inondé, notamment la rue des Blanchés-Portes et la route nationale d'Alençon à Alençon. Cette dernière, sur une longueur de 150 mètres, est absolument envahie par l'eau.

Un service de va-et-vient en voiture a été organisé.

La municipalité fait parvenir des vivres dans les maisons cernées par les eaux. Le garage des diligences, inondé, l'eau a envahi la hauteur des boîtes à graissage des roues des wagons.

Pont-l'Évêque. — La vallée d'Auge et Pont-l'Évêque ont été envahies par suite de la crue des rivières la Touche et la Calonne. Il y a 50 centimètres d'eau dans les rues, la crue menace d'augmenter. On ne signale aucun accident.

Figaro à la Bourse

Lundi 2 janvier.

Sur les fonds étrangers, les reports ont été relativement raisonnables : l'argent a valu les 5 0/0 5/4 à 0/0, ce qui n'est pas un taux supérieur à celui auquel on s'attendait. Du reste, il n'y avait pas grand-chose à reporter : la plupart des engagements avaient été liquidés d'avance, depuis le jour où on a commencé à parler de la chute de l'argent.

Mais nos rentes ont été sévèrement traitées. Au parquet le report du 3 0/0 a d'abord été de 24 centimes, et il a monté ensuite à 32 centimes et même à plus, ce qui est chaud ! En coulisse ça a été mieux encore, — ou pis : on a commencé à 27 1/2 pour monter à 35 centimes, et davantage ! Dans ces conditions, les rentes françaises ne pouvaient que monter, on peut même dire qu'elles ont effectué une retraite aux flambeaux, puisque, grâce au joli temps qui règne depuis le commencement de l'année, on a dû allumer l'électricité ; ce qui a valu une ovation à M. le syndic des agents de change. Il y a bien, en apparence, une augmentation de 5 centimes sur le 3 0/0 à 101 57 après 102 00, mais déduisez le report, et vous verrez ce qu'il en restera, de l'augmentation ! Le 3 1/2 0/0, lui, est mieux

de cet homologue un peu indiscret pour parler à Pierre, comme elle s'en était fait le serment. Ils étaient en tête-à-tête. Elle ne pouvait souhaiter prétexte plus propice. L'impitoyable de Pierre venait de lui offrir l'occasion que, le matin même, elle se promettait de rechercher. Et, au lieu de décourager son espoir, elle s'était vue, affolée par l'amour du mot, soudain, elle avait senti la douceur.

— Je n'ai rien trouvé à dire, gémissait-elle. M. Givry est sûr que je l'ai deviné ; il doit croire que je suis sa complice ! Ce n'est pas vrai. Quelle lâcheté ! Il faut que je le détrompe ! Et cette fois je ne faiblirai pas.

Le jeune homme venait de s'arrêter près de M. Herbeaux et de Josseland. A cet instant même où, une fois de plus, Mme Turel promettait de s'affranchir, elle entendait la voix chaude de Pierre dominer le timbre plus grêle des deux autres causeurs. Elle se sentit troublée aussi bien qu'elle l'était, de plus en plus, par son regard et par son approche. Enervée par son rêve, elle était toute vibrante de sentir Pierre rôder autour d'elle. Dans cette exaltation muette, ils s'embrassèrent l'un l'autre.

Josseland, têtue, s'obstinait à rebaisser dans l'esprit de M. Herbeaux les études sur lesquelles il était venu s'asseoir. M. Herbeaux ne taquinait pas son opiniâtreté qui, devant cette bienveillance, désarmait. Mais, comme Pierre venait de nouveau se mêler à la causerie, Josseland insistait pour bien montrer qu'il ne se tenait pas pour battu :

— Cette science, voyez-vous, n'en déplaît pas aux esprits superficiels, donne des certitudes sur l'organisation économique actuelle qui, à tout bien considérer, est fort satisfaisante.

M. Herbeaux ne put réprimer un sou-

rire.

— Je vous félicite et vous envie, dit-il. Bien que prisant très haut ses propres mérites, Pétrus Josseland consentit tout de même à paraître s'étonner qu'un vieillard, dominant la vie comme M. Herbeaux, pût lui enlever quelque chose. Il lança un « Pourquoi ? » de politesse et, se rappelant soudain certaines paroles qu'il avait dites à Pierre, crut lui faire sa cour en feignant de s'y intéresser.

— Pourquoi donc ?... répéta-t-il. Ah ! oui ! vous avez été assailli à un moment de votre vie par des doutes de mille sortes...

M. Herbeaux, qui n'avait point la vedette, essaya poliment d'esquiver toute confidence.

C'est si peu important, dit-il.

Josseland n'était pas homme à se laisser arrêter par des scrupules de modestie. — Permettez-moi d'insister. J'ai souvent entendu faire des allusions à cette crise. Mais je ne sais rien de précis. Vos longues réflexions seront un enseignement pour nous.

Mal à l'aise, Herbeaux tentait toujours de se dérober. Mais son ingénuité d'âme n'excellait pas à inventer de prétextes.

— J'en doute. De si vieilles histoires ! Il aurait souhaité que sa filleule vint à son secours. Il jetait vers elle des regards de détresse. Mais la jeune femme, tout à son angoisse, s'absorbait dans sa méditation. A deux reprises, Pierre venait de passer près d'elle pour choisir un cigare, ou l'allumer à une petite lampe qui flambait sur une table voisine : à son approche, elle s'était tournée. Et, chaque fois que, s'arrachant à sa songerie, elle levait la tête pour laisser à Pierre qu'elle suivait la causerie, ses yeux affolés rencontraient les yeux de Pierre qui, sans cesse, fixaient sur elle un doux regard de supplication adorante.

— La responsabilité vous épou-

vanta ? crut devoir interrompre Josse-

rand qui, d'instinct, allait toujours aux raisons basses.

— Non, rectifia M. Herbeaux avec indulgence. Tant que j'ai pu croire aux idées dont j'étais le défenseur, je n'ai pas eu peur des responsabilités. Mais bientôt la morale me parut sans certitude... la loi très loin de la justice. La loi d'aujourd'hui qui n'est déjà plus celle d'hier, ne sera pas celle de demain. Notre morale, suivant les caprices de laquelle on fait les lois, évolue avec une égale prestesse ! Alors, sans me permettre de jeter le blâme sur ceux de mes collègues qui ont eu le bonheur de n'être pas assaillis par de tels doutes, je n'ai plus eu le courage de punir ainsi, non pas au nom d'une loi primordiale et sûre, mais au nom d'une mode.

Josseland, qui jouait de telles idées fort dangereuses pour l'ordre public, réfléchit d'un ton sévère :

— Mais il le faut, sinon par conviction, du moins dans un but de préservation sociale !

— Que voulez-vous ? ajouta M. Herbeaux, je n'ai pu être l'ouvrier de cette œuvre incertaine. Ah ! non sans lutté ! Songez donc : il ne s'agit pas seulement de mon siège, mais de toute la vie. Car, depuis ce temps-là, je me suis volontairement écarté du monde dont je ne partage pas la morale souvent inique et tortueuse.

Josseland, dédaignant de toute philosophie et ne s'intéressant qu'aux choses pratiques, revenait toujours, avec un comique ahurissement, à cette belle carrière brisée...

— Et vous n'avez eu aucun regret ? demanda-t-il avec l'étonnement d'un homme qui ne ferait pas, pour de niais scrupules, une telle sottise.

— Pas le moindre.

blanche, le vaudeville-opérette actuellement en répétition à Cluny.

Voici la distribution de la Dame de chez Maxim, le vaudeville en trois actes de M. Georges Feydeau, dont la première aura lieu la semaine prochaine au théâtre des Nouveautés :

Petitpout MM. Germain
Festipout MM. Tarride
Mongicourt Colombey
Le duc Torin
Marollier Mangin
Corignou Simon
Etienne Landrin
Le balayer Laurent
L'abbé Chanteau Vêret
La même Crevette Mmes Cassive
Mme Petitpout Mmes Maurel
Mme Vidaban Mmes Miramon
Mme Huguinol Mmes Burkel
Mme Sauvalier Mmes J. Marsan
Clémentine Daix
Duchesse de Valmont Chandra
Mme Ponant Lamart
Mme Claus Tardieu
Mme Virette Mlyda
La baronne Fleury
Mme Tournais Daguin

M. Camille Le Senne, président du Cercle de la critique musicale et dramatique, nous écrit la lettre suivante :

Mon cher Huret, Voulez-vous m'aider à couper les ailes à un canard mis en circulation par des écoliers qui ont la spécialité des nouvelles inexactes relatives au Cercle de la critique ?

Il n'est pas exact que le Cercle se soit réuni récemment. Sa dernière assemblée générale remonte à novembre.

La Commission chargée d'étudier la question délicate et multiple de la revision des statuts n'a encore tenu qu'une séance. Les propositions qu'elle pourra formuler ne seront connues qu'au moment où je les soumettrai à l'examen et au vote de l'assemblée générale de 1899, seule maîtresse de la revision totale ou partielle.

En prenant parti pour ou contre cette revision, le bureau du Cercle sortirait de son rôle qui est de stricte neutralité.

Merci et tout vôtre.

Le président du Cercle, Camille Le Senne.

Papa la Vertu n'aura plus que six représentations au théâtre de l'Ambigu. La dernière aura donc lieu irrévocablement dimanche prochain 8 janvier, et la dernière matinée ce même dimanche, à 2 heures.

La première de la Micoche est fixée définitivement au mercredi 11 janvier.

Aujourd'hui mardi, au Châtelet, à 1 h. 1/2, en matinée, la Poudre de Perlinguet.

Samedi prochain, le Nouveau-Théâtre de la rue Blanche donnera la première représentation du Roi de Rome, pièce nouvelle en cinq actes et un prologue, de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois.

M. de Max, engagé spécialement, créera le rôle du duc de Reichstadt.

M. Paul Mounet, dans le dernier numéro de la Revue des rhumatisants, parle du phénomène de la douleur disparaissant, chez les artistes, dès qu'ils sont en scène, et raconte ses débuts d'une façon amusante :

C'était au temps de mes débuts. J'étais jeune, plein de feu, convaincu, déjà fort amoureux de mon art. Quelques-uns de mes amis, élèves du Conservatoire, partageaient si bien ma confiance que, le nom de mon frère aidant, on organisa à Fontainebleau une représentation de la Fille de Roland, afin de me produire dans le rôle de Gérard. J'arrivai avec un horrible mal de dents, anéanti, torturé par ces atroces lancinements qui doivent être une vengeance des dieux à l'égard de l'espèce humaine. Positivement, j'aurais un véritable supplice... J'allais abdiquer, comme le grand empereur l'avait fait dans le palais vésuvien.

Toutefois, le démon de l'art me poussant, je m'habillai et fis ma tête. Enfin, mon tour arriva... Eh bien ! ce fut alors comme un miracle : la douleur me quitta dès que j'eus en scène. Je me sentais libre, enlevé, et le rôle de Gérard était la place à M. Paul Mounet, l'insupportable douleur reparaissait, affolante et déconcertante. Très ironiquement, elle me donnait à entendre qu'avant cessé d'être un héros, je devais être traité par elle en simple pékin, — je veux dire en simple mortel.

Au théâtre des Nations, la direction actuelle, devant céder la place à Mme Sarah Bernhardt, se voit dans l'obligation d'annoncer les deux dernières représentations de ses deux grands succès : le Devoir et le Gamin de Paris.

Les « Escholiers » donneront leur premier spectacle de la saison vers la fin de janvier. Il se composera de :

Le Yeuu, pièce en trois actes, de M. Henri Pagat ;

La belle Savitri, pièce en deux actes, de M. A. F. Herold ;

Immolation, pièce en un acte, de M. Marcel Ballot.

De Marseille :

La tournée Cyrano, sous la direction Moncharmont-Luguet, s'est embarquée hier pour l'Algérie.

De Mont-Carlo :

« Vif succès pour le Nouveau Jeu. L'amusante et spirituelle comédie de M. Henri Lavedan a soulevé le rire à presque toutes les répétitions. »

Mme Jeanne Granier jouait le rôle de Bobette Langlois, qu'elle a créé, et où elle est étonnante d'entrain, de gaieté, d'esprit, de naturel, avec un charme si capiteux et une beauté si maligne ! Elle a remporté un immense succès : des applaudissements à tout instant et deux rappels à chaque acte !

M. Léon Marx vient d'obtenir de M. Ernest Blum, l'autorisation de reprendre le Parfum, une des meilleures pièces de sa collaboration avec le regretté Raoul Toché ; le Parfum passera sur la rive gauche après la Poule

Plus éperdue encore, elle se pencha vers ses fleurs dont la grâce frêle la rafraichissait.

Josseland, fiévreusement adossé à la console, avant d'une forte aspiration le bras de son cigare, continua, imperturbable :

A quelle époque cette inquiétude morale ?

M. Herbeaux sentit que sa défense maladroite n'aurait pas raison de cette ténacité, et, pensant que peut-être l'aveu de ses doutes serait pour le jeune homme, un peu trop confiant en lui-même, la cause de profitables réflexions, il se rendit :

— J'avais trente ans.

— Vous étiez alors substitué du procureur général, n'est-ce pas ? et de grand avenir ?

— Mes chefs étaient indulgents pour moi, répondit modestement Herbeaux.

— Et soudain, en plein succès, en pleine force de talent, vous avez donné votre démission et disparu du monde officiel ? interrogea Josseland stupéfait d'un tel sacrifice.

— Vous voyez ! vous êtes aussi renseigné que moi.

Mais Josseland persévéra dans son interrogatoire :

— Tout cela, l'extérieur de ce drame, personne ne l'ignore. C'est sa cause que je voudrais connaître.

Herbeaux, voyant qu'il n'éviterait rien, s'exécuta avec une bonhomie résignée :

Bah ! mon cas est simple : j'avais été élevé dans une famille respectueuse de toutes les idées reçues. J'étais plein de foi en la morale courante, je croyais que la loi était l'expression même de la justice. Je défendais donc la loi et la morale. Mais un jour je me mis à réfléchir sur cette morale, sur cette loi, sur ces coupables pour qui j'étais si dur...

— La responsabilité vous épou-

blanche, le vaudeville-opérette actuellement en répétition à Cluny.

Voici la distribution de la Dame de chez Maxim, le vaudeville en trois actes de M. Georges Feydeau, dont la première aura lieu la semaine prochaine au théâtre des Nouveautés :

Petitpout MM. Germain
Festipout MM. Tarride
Mongicourt Colombey
Le duc Torin
Marollier Mangin
Corignou Simon
Etienne Landrin
Le balayer Laurent
L'abbé Chanteau Vêret
La même Crevette Mmes Cassive
Mme Petitpout Mmes Maurel
Mme Vidaban Mmes Miramon
Mme Huguinol Mmes Burkel
Mme Sauvalier Mmes J. Marsan
Clémentine Daix
Duchesse de Valmont Chandra
Mme Ponant Lamart
Mme Claus Tardieu
Mme Virette Mlyda
La baronne Fleury
Mme Tournais Daguin

M. Camille Le Senne, président du Cercle de la critique musicale et dramatique, nous écrit la lettre suivante :

Mon cher Huret, Voulez-vous m'aider à couper les ailes à un canard mis en circulation par des écoliers qui ont la spécialité des nouvelles inexactes relatives au Cercle de la critique ?

Il n'est pas exact que le Cercle se soit réuni récemment. Sa dernière assemblée générale remonte à novembre.

La Commission chargée d'étudier la question délicate et multiple de la revision des statuts n'a encore tenu qu'une séance. Les propositions qu'elle pourra formuler ne seront connues qu'au moment où je les soumettrai à l'examen et au vote de l'assemblée générale de 1899, seule maîtresse de la revision totale ou partielle.

En prenant parti pour ou contre cette revision, le bureau du Cercle sortirait de son rôle qui est de stricte neutralité.

Merci et tout vôtre.

Le président du Cercle, Camille Le Senne.

Papa la Vertu n'aura plus que six représentations au théâtre de l'Ambigu. La dernière aura donc lieu irrévocablement dimanche prochain 8 janvier, et la dernière matinée ce même dimanche, à 2 heures.

La première de la Micoche est fixée définitivement au mercredi 11 janvier.

Aujourd'hui mardi, au Châtelet, à 1 h. 1/2, en matinée, la Poudre de Perlinguet.

Samedi prochain, le Nouveau-Théâtre de la rue Blanche donnera la première représentation du Roi de Rome, pièce nouvelle en cinq actes et un prologue, de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois.

M. de Max, engagé spécialement, créera le rôle du duc de Reichstadt.

M. Paul Mounet, dans le dernier numéro de la Revue des rhumatisants, parle du phénomène de la douleur disparaissant, chez les artistes, dès qu'ils sont en scène, et raconte ses débuts d'une façon amusante :

C'était au temps de mes débuts. J'étais jeune, plein de feu, convaincu, déjà fort amoureux de mon art. Quelques-uns de mes amis, élèves du Conservatoire, partageaient si bien ma confiance que, le nom de mon frère aidant, on organisa à Fontainebleau une représentation de la Fille de Roland, afin de me produire dans le rôle de Gérard. J'arrivai avec un horrible mal de dents, anéanti, torturé par ces atroces lancinements qui doivent être une vengeance des dieux à l'égard de l'espèce humaine. Positivement, j'aurais un véritable supplice... J'allais abdiquer, comme le grand empereur l'avait fait dans le palais vésuvien.

Toutefois, le démon de l'art me poussant, je m'habillai et fis ma tête. Enfin, mon tour arriva... Eh bien ! ce fut alors comme un miracle : la douleur me quitta dès que j'eus en scène. Je me sentais libre, enlevé, et le rôle de Gérard était la place à M. Paul Mounet, l'insupportable douleur reparaissait, affolante et déconcertante. Très ironiquement, elle me donnait à entendre qu'avant cessé d'être un héros, je devais être traité par elle en simple pékin, — je veux dire en simple mortel.

Au théâtre des Nations, la direction actuelle, devant céder la place à Mme Sarah Bernhardt, se voit dans l'obligation d'annoncer les deux dernières représentations de ses deux grands succès : le Devoir et le Gamin de Paris.

Les « Escholiers » donneront leur premier spectacle de la saison vers la fin de janvier. Il se composera de :

Le Yeuu, pièce en trois actes, de M. Henri Pagat ;

La belle Savitri, pièce en deux actes, de M. A. F. Herold ;

Immolation, pièce en un acte, de M. Marcel Ballot.

De Marseille :

La tournée Cyrano, sous la direction Moncharmont-Luguet, s'est embarquée hier pour l'Algérie.

De Mont-Carlo :

« Vif succès pour le Nouveau Jeu. L'amusante et spirituelle comédie de M. Henri Lavedan a soulevé le rire à presque toutes les répétitions. »

Mme Jeanne

L'actualité politique et l'image étrangère

PAR JOHN GRAND-CARTERET



Thésée-Faure et Hippolyte-Dreyfus.

O ciel ! Henry est mort, et Esterhazy vit !
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre.
Qu'il vienne me parler, je suis prêt à l'entendre !
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles.
Et j'ai trop tôt levé vers toi mes mains cruelles.
Ah ! de quel désespoir mes vœux seraient suivis !
RACINE — Phèdre : Acte V, scène V.
(Weekblad voor Nederland, d'Amsterdam.)



SANG LATIN

Après être arrivés à l'union commerciale, nous y arriverons bien, nous aussi — à la fraternité du zouave et du bersaglier.

(Rugantino e Casandrino, de Rome.)



VERS L'ORIENT

L'aigle allemand se transformant en corbeau
Allusion aux dépenses faites par le Sultan pour la réception des souverains allemands, et qui ont complètement épuisé l'homme malade.
(Chout, de Saint-Petersbourg.)



LE NICOLAS RUSSE DE LA PAIX

Un Nicolas de haute lignée aux enfants de l'Europe apporte la paix. Nous en sommes fort joyeux, car jamais pareille ambassade ne nous arriva. Le diable avec ses canons (le texte allemand porte : le vieux crampou) nous épargnera sans doute encore.

(Humoristische Blätter, de Vienne.)

Plus que jamais on parle du désarmement dans les journaux illustrés. Tous, cette semaine, ont une image dans ce sens.



RÉVOLTE MENAÇANTE DANS LES JUNGLES

L'Angleterre figurée en lion — le roi des animaux — ayant derrière elle les Etats-Unis, défie l'Europe entière.

(Puck, de New-York.)

Tous les journaux américains chantent ainsi, sur le mode majeur, l'alliance anglo-américaine.



UNE PREMIÈRE BRÈCHE

Espérons qu'avant peu elle sera plus large. Nous avons tant de choses à faire sortir et à faire entrer avec un égal avantage, que ces barrières d'entrée laissent dehors !
(Pasquino, de Turin.)

Allusion au nouveau traité de commerce franco-italien qui l'imaginer de l'autre côté des Alpes a accueilli avec une satisfaction non déguisée.

rien ou presque rien à noter dans le domaine politique.

Les événements de Crète n'ont pas eu beaucoup de retentissement à Constantinople. Aucun journal n'a pu dire un seul mot de cette affaire et le nom même du prince Georges est rayé du vocabulaire spécial de la presse locale. Le peuple turc sait vaguement qu'on lui a pris la Crète et que l'Allemagne n'a rien fait pour empêcher cette « spoliation ». Mais ses journaux n'ont pas la permission de lui en parler. La politique est un sujet de conversation interdit. On se rattrape sur les menus événements de la chronique courante. La semaine a été marquée par un drame qui a défrayé toutes les conversations : un pacha assassiné, en pleine rue de Péra, un aide de camp du Sultan. L'assassin est un ancien bandit qui s'est élevé progressivement, grâce à la faveur du préfet de la ville et de plusieurs favoris du Sultan, aux fonctions de membre du Conseil de la préfecture de Constantinople, avec le titre de pacha. Il s'appelait Hafiz Eumer-pacha.

L'assassiné, le lieutenant-colonel Yhan-ni-bey, était un ancien garde du corps du Sultan. Il avait servi d'instrument, dit la rumeur publique, pour l'exécution de plusieurs basses-œuvres. Il commençait à devenir gênant. C'est un bon débarras. La police fait semblant de chercher le coupable. Le drame s'est déroulé dans une pâtisserie turque de Péra, donnant sur la Grand Rue, dans une des plus grandes maisons de la ville, à l'entrée d'une cité.

Ca été le classique assassinat de mélodrame : un coup de pistolet au cœur ; aussitôt après, la fuite dans une voiture mystérieuse qui attendait dans un coin d'ombre. On croit lire une des aventures d'Ali-Baba.

Est-il besoin de dire que la police n'a rien découvert : ni l'assassin qu'elle cherche dans la cité, alors que tout le monde l'a vu partir en voiture ; ni la voiture, ni le cocher, ni rien. Il n'est encore rien de tel que l'Orient pour expédier les gens qui ont cessé de plaire.

L'interim des deux ambassades a été fort bien rempli par M. Bapst, chargé d'affaires, qui a fait de son mieux pour défendre les intérêts des Français. Il vient de régler un gros incident qui menaçait de prendre de graves proportions. On avait empêché de débarquer ici de fortes cargaisons de farines venant de Marseille, sous prétexte qu'elles étaient nuisibles à la santé publique. Il s'était trouvé, à la faculté de médecine ottomane, des professeurs pour prêter l'autorité de leur signature à cette prohibition.

Enfin, après de longues négociations, menées par M. Bapst, qui a trouvé en M. Bay, drogman de l'ambassade, un auxiliaire plein d'ardeur, la France a obtenu le droit de contre-expertise. Un chimiste français analysera les farines, et on verra le bien fondé des premières oppositions. Cette question est donc vidée en principe. Mais il en surgira d'autres. Car les Turcs sont animés contre les étrangers d'intentions peu bienveillantes. Ils tâchent de proscrire toutes les importations du dehors. Pour le moment ils s'attaquent de préférence aux produits alimentaires contre lesquels on peut toujours inventer mille prétextes. On a arrêté des envois de conserves, de vins, d'huiles, de farines. Hier, on empêchait de débarquer des caisses d'eau de Vals ! L'Ecole de médecine ne refuse jamais sa sanction à ces facties.

C'est, pour le moment, la France et l'Italie qui ont surtout à souffrir de cet état d'esprit. Mais l'Allemagne se sent déjà menacée, et le jour n'est peut-être pas loin où les diverses puissances s'entendront pour faire parvenir à la Sublime Porte des conseils de sagesse et des indications salutaires sur la politique économique de l'Empire. Cette alliance s'imposera, croyons-nous. Et cette évolution ne sera pas l'une des moindres surprises de la politique orientale.

Viator.

La Vie Sportive

LE TURF

COURSES A MARSEILLE

Par suite de l'interruption des communications avec Marseille, il ne nous est parvenu que la dépêche contenant strictement le résultat des courses.

Le Prix de la Corniche, 2000 fr., 3,800 m., a été pour Orthodoxe (16/1), à M. E. Rebu-

fat (H. Galy), battant Fleur de Fraîche, à M. G. Maillard (Wauis).
Non placés : Rectitude, Orville ; Kabyle et Salade, dérobés.

Pari mutuel à 5 fr. : 83 francs. Placés : Orthodoxe, 24 fr. ; Fleur de Fraîche, 41 francs.

Le Prix du Rouet, 1,500 fr., 2,800 m., a été pour Vautour II (6/1), à M. Damoy-Picon (A. Bates), battant L'Aurore II, à M. H. Hurst (Campbell), et Exquise, à M. Damoy-Picon (F. Bates).

Non placés : Aigle d'Or, Corlay, Gaulois III, Régence II, Servante II, Victor.

Pari mutuel à 5 fr. : Ecurie Damoy-Picon, 18 fr. 50. Placés : Vautour II, 31 fr. 50 ; L'Aurore II, 8 fr. ; Exquise, 9 fr.

Le Prix du Parc Borély, 8,000 fr., 3,200 m., a été pour Mondovi (8/1), à M. J.-B. Prudhon (Stanley), battant Rameur, à M. L. de Romanet (propriétaire), et Mirillon, à M. Ph. Sanlaville (Rolson).

Non placés : Falaise, Amandier, Chrysalide II, Protocole, Derby, Ma Chère, Paco, Prymira, Savoyis, Themistocle, Tron de l'Air.

Paris mutuel à 5 fr. : 30 fr. 50. Placés : Mondovi, 43 fr. ; Rameur, 21 fr. 50 ; Mirillon, 42 fr. 50.

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

(Par dépêche)

Le prix Briasse, auquel vingt et un tireurs ont pris part, a été partagé entre MM. Chersi et Eze, 9 sur 9 ; M. Ker, 8 sur 9, troisième. Les autres poules ont été gagnées par MM. Brasseur, Robinson.

Mercrredi 4 janvier, prix Journu, handicap, 42 fr. 50.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME

LES COURSES DE NICE

Nous avons déjà publié le règlement de la course Nice-Castellane. La France automobile vient de faire connaître les règlements adoptés par elle pour la course du mille et la course de La Turbie.

Course du mille. — Article premier. — Cette course aura lieu le 23 mars 1899, à deux heures de l'après-midi, sur la Promenade des Anglais.

Art. 2. — L'épreuve se courra par manche de deux concurrents, les gagnants recourant entre eux jusqu'à élimination complète.

Art. 3. — Un chronomètre prendra le temps au 500 mètres, afin qu'il soit possible d'établir le temps du kilomètre, départ lancé.

Art. 4. — Les prix consisteront en objets d'art.

Les gagnants de chacune des premières manches recevront une médaille.

Course Nice, La Turbie, Monte-Carlo. — Article premier. — Cette course aura lieu le 24 mars, à dix heures précises du matin.

Les concurrents devront se trouver réunis, dès neuf heures un quart, sur la Promenade des Anglais, devant le Cercle de la Méditerranée, pour se rendre en défilé au point de départ.

Art. 2. — Les concurrents seront répartis dans les catégories suivantes :

1^{re}. — Véhicules transportant deux voyageurs ;

2^e. — Véhicules transportant quatre voyageurs ;

3^e. — Véhicules transportant six voyageurs et au-dessus ;

4^e. — Motocycles transportant un voyageur.

Art. 3. — Les dépôts seront donnés à chaque concurrent séparément, à vingt secondes d'intervalle.

Art. 4. — Les prix consisteront en objets d'art et médaille pour chaque série.

Un diplôme constatant la performance accomplie sera délivré à chaque concurrent.

Pour chacune de ces courses, le droit d'entrée est de cent francs pour les voitures, et cinquante francs pour les motocycles à une place. Sont dispensés du droit d'entrée, les véhicules inscrits dans la course de Castellane, du 21 mars.

Les engagements sont reçus à la France automobile et à l'Automobile-Club de Nice, jusqu'au 15 mars.

Paul Meyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Le 10 janvier doit avoir lieu, sur le parcours de Paris à Cernay et retour, un concours assez original dans les conditions suivantes :

Faire 100 kilomètres en automobile sur le parcours de Paris à Cernay et retour ; un arbitre posera à M. Houry — s'il s'agit de l'un des concurrents — dix questions à quelque moment qu'il lui plaira sur la vitesse de la voiture calculée à raison du nombre de kilomètres à l'heure : M. Houry aura 10 secondes pour répondre à chaque question.

Si l'ensemble des réponses faites par lui n'est pas juste à 10/0 près au plus, le pari sera perdu. Il y aura naturellement sur la voiture un compteur-entraineur qui permettra de connaître la vitesse réelle de marche.

M. Panhard a été choisi comme juge arbitre. Même, il se pourrait fort bien que ce match particulier se transformât en une épreuve ouverte à tous.

La France automobile a, en effet, offert de recueillir les adhésions qui lui parviendraient avant le 7 janvier, et les chauffeurs qui voudront prendre part à cet original concours n'ont qu'à lui envoyer leur engagement.

Ajoutons que les concurrents pourront faire murer leur voiture d'un compteur-entraineur que M. Noël leur prêtera gracieusement et dont la pose ne demande que quelques minutes.

Les voitures Mors ont obtenu des prix dans toutes les courses où concourent auxquelles elles ont pris part ; la régularité de leur marche et la facilité de leur conduite en font les véhicules préférés des chauffeurs.

La carrosserie automobile Vinet, 25, rue Brunel, construit des voitures-remorque et des avant-trains pour tricycles à pétrole, montés avec une étonnante précision. Les chauffeurs

qui les ont examinés ont été unanimes à déclarer qu'il n'y avait pas mieux à l'heure actuelle.

Vélocipédie. — La première réunion de courses donnée à Alger par le « Circuit méridional » a obtenu le plus vif succès.

Banker a été le héros de la journée en enlevant brillamment sa série du grand critérium algérien et la finale du handicap international, où il battait Grogna et Tommaselli.

Lacatène-métropole est la machine du grand tourisme par excellence. Le cavalier peut partir pour les plus grandes tournées sans la moindre appréhension ; un bon graisseur tous les trois mois et cela suffit. En outre, aucune crainte de rupture.

Hockey. — L'Union des sociétés françaises de sports athlétiques vient de décider d'organiser un Championnat international de hockey. Les engagements, accompagnés d'un mandat de 5 francs, sont reçus jusqu'au 15 janvier, 6 heures du soir, 229, rue Saint-Honoré.

P. M.

TIR

Le troisième match international, qui devait avoir lieu le 28 juin prochain, sera tiré le 21 de ce même mois.

On sait qu'il se fera à Loosduinen, près de La Haye (Hollande).

La Société de tir de Marseille vient de renouveler son Comité comme suit :

MM. A. Rolland, président ; A. Granetti et L. Soru, vice-présidents ; Bouffin et L. Morin, trésoriers ; G. Cazin et A. Aubert, secrétaires ; L. Dutoy, directeur du tir ; L. Barneoud, A. Cahier, A. Chais, E. Cuchet, L. Girardon, Feraud, G. Pelé, E. Roussellier, P. Vaillant, membres.

Paul Manoury.

EAU D'HOUBIGANT

ERNEST DIAMANT DE CAP, 26, R^e des Halles
IMITATION PARFAITE — PRIX NON MARCÉS

Rhum S'James

LE PARFUM IDEAL HOUIGANT
10, R^e St-Denis

VIN COCA CHEVRIER

Fortifié et stimulé
P. M. 10, R^e St-Denis

SAVON FOUGERE ROYALE

HOUIGANT,
10, R^e St-Denis

Sans addition d'alcool. Le plus efficace, le plus agréable et le moins irritant des toniques et des stimulants.

PARIS, 38, Rue du Bac et toutes Pharmacies.

VIN ECALLE (Kola-Coca)

GAUFRETTE OLIBET

La Meilleure - La plus fine

Petites Annonces

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINEES

OPERA-COMIQUE. — 1 h. 0/0. — Mignon.

GAITE (2 h.). DEJAZET (2 h.).

Même spectacle que le soir.

NOUVEAU CIRQUE (2 h.). CIRQUE D'HIVER (2 h.).

Même spectacle que le soir.

SOIREE

OPERA. — 8 h. 0/0. — Relache.

FRANÇAIS. — 8 h. 0/0. — Louis XI.

OPERA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Manon.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — Les Chaussons de danse ; le Voyage autour du Code.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Germaine Lemoine.

RENAISSANCE. — 8 h. 0/0. — Relache.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Germaine Lemoine.

PORTES-S-MARTIN. — 8 h. 0/0. — Cyrano de Bergerac.

CHATELET. — 7 h. 3/4. — La Poudre de Perlinpinpin.

GAITE. — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

AMBIGU. — 8 h. 1/4. — Papa la Vertu.

NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — Le Jeu de l'Amour et du Bazar ; le Contrôleur des Wagons-Lits.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 3/4. — Folies-Revue.

BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 3/4. — Veronique.

THEATRE DES NATIONS. — 8 h. 1/2. — Le Gamier de Paris ; le Devoir.

THEATRE ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS). — 8 h. 1/4. — Resultat des Courses.

COMEDIE PARISIENNE. — 8 h. 1/2. — L'Ecole des Amants ; Loriot est acquitté !

NOUVEAU THEATRE. — 8 h. 1/2. — Nuit de Noce ; la Brigandonne.

CLUNY. — 8 h. 1/4. — L'Ane sans tache ; Charmant séjour.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE. — 8 h. 1/2. — La Porteuse de pain.

DEJAZET. — 8 h. 1/2. — Mam'zelle Paris ; la Turbutaine de Marjolain.

LA BODINIERE. — 9 h. — Théâtre de la Nature ; « La Création du Monde ».

BOUFFES-DU-NORD. — 8 h. — La belle Gabrielle.

BELLE-VILLE. — 8 h. 1/4. — Les Deux Gosses.

MONTMARTRE. — 8 h. — Championnet.

CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

CINEMATOGRAPHE, fondé par MM. Lumière, de Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

ie de Morée
LA
e Normale
ET NATURELLE
PAR LE CORPS MÉDICAL

Drouot, PARIS (aucune Succursale.)
édie en Province (Envoi franco du Tarif.)

DIVORCE
SEPARATIONS 25^e AVOCAT SPECIAL
(15 ans. Prompts. Récomp. et distinctions)
VASSEUR, 7, BOUL. SEBASTOPOUL, PARIS.

HOMMES
Guérison radicale de l'IMPUISSANCE
p. procédé (infaillible) 20 ans. de succès. Méthode
FRANÇOIS. D'ORLÉANS. 20, r. Richer. Paris.

SUERISON
Médal. Secré. Conseil. 2^e Méd. 1^{er} h. a. s. p.
en 60^e Ann. Institut. **EMANUEL, 35 Ave. de**
PASTEUR. — 55, Rue Grenet. PARIS.

BOURSE DU LUNDI 2 JANVIER 1899

Ayuntamiento de Madrid